

POUR UNE HISTOIRE DES PRODUCTIONS : LA MÉTALLURGIE DU FER CHEZ LES TÉKÉ Ngungulu, Tio, Tsaayi (*République populaire du Congo*)

Marie-Claude DUPRÉ
G.N.R.S.

Le problème

Une histoire des variations politiques dans les différents groupes téké et chez leurs voisins immédiats est-elle possible à travers l'étude des variations de la production et de la circulation du fer? Les rois « forgerons » de cette partie de l'Afrique Centrale démontrent avec éclat les liens entre la métallurgie et le pouvoir politique. Point d'arts du fer sans un contrôle sur la matière première, sur les techniques de transformation, sur la circulation des objets produits. L'importance technique, militaire, rituelle des outils et des ornements en fer est perceptible dans tous les textes concernant cette région : PIGAFETTA, qui décrit les armes des guerriers téké (1591), DAPPER, dont une gravure montre les trois bracelets en fer du roi de Kongo (1668), CUVELIER, qui rapporte un proverbe kongo sur l'importance des Téké dans le commerce des enclumes, Laurent de LUCQUES, qui admire la technique des forgerons dans le Woyo, à l'embouchure du Congo (1717).

1. DES INFORMATIONS SUR LE FER RARES ET DISPERSÉES

Malgré cela, les informations concernant le fer demeurent sommaires, fragmentaires et presque anecdotiques. Avant de commencer à lier l'histoire de la métallurgie à l'histoire politique et économique et pour y parvenir, il m'a fallu d'abord prêter attention à la façon dont étaient présentés les matériaux que je souhaitais utiliser.

Ce qui concerne le fer est trop souvent extrêmement succinct pour être fortuit. Quelle que soit l'activité professionnelle de celui qui les a recueillies de première main, missionnaire, géologue, ethnologue,

trafiquant d'esclaves, quel que soit le genre de travail où on les trouve, récit de voyage, compilation recherche historique, inventaire ethnologique, études de géographie régionale ou même rapport de prospection minière, la documentation fournie est d'une minceur désolante, le commentaire plus succinct encore (1). L'utilisation de tels matériaux passe par une critique de leur qualité. Pourquoi les informations sur le fer, la métallurgie ou les forgerons sont-elles si peu nombreuses, si peu détaillées, si peu mises en valeur, se trouvant souvent reléguées dans des notes en bas de page, là où un ultime scrupule place généralement ce qui apparaît contradictoire ou superflu? Pourquoi existe-t-il un tel gouffre entre l'importance économique et politique de ce métal et la médiocrité, pour ne pas dire l'absence des études qui en tiennent compte? Deux raisons peuvent être avancées : le fer n'intéressait pas les nations esclavagistes plus occupées autrefois à rechercher l'or, le cuivre, l'ivoire et les esclaves; il n'intéresse pas davantage les chercheurs actuels et la quasi-disparition de la métallurgie est présentée comme un fait très ancien alors qu'elle est parfois très récente : 1946 dans la cuvette congolaise de l'actuel Zaïre, 1913 pour les Nzabi de la république populaire du Congo, 1910 ou même plus tard pour les Téké du haut Niari.

Cette indifférence s'accompagne d'une grande méconnaissance des procédés techniques propres à la fabrication et à l'usage du fer. Elle provoque, dans les meilleures études, une confusion entre la forge et la métallurgie, entre les outils du forgeron et ceux du métallurgiste, entre, par exemple, l'enclume, la masse-enclume et le marteau. D'autres domaines d'étude tout aussi importants pour la vie quotidienne sont totalement négligés. J'ai appris en 1973 avec

une grande surprise qu'il était impossible d'avoir le moindre renseignement sur les très nombreuses sortes de manioc qui est pourtant la principale culture vivrière du Congo et l'histoire des techniques agricoles est entièrement à faire. La confusion presque générale entre forge et métallurgie rend souvent inutilisable une grande partie des informations récoltées par d'autres auteurs puisqu'on ignore si tel peuple est métallurgiste ou simplement forgeron. Même l'expression pourtant célèbre de « roi-forgeron » qui désignait de nombreux chefs d'Afrique Centrale est probablement fautive puisqu'on s'aperçoit, en lisant attentivement les textes, qu'il s'agit de rois métallurgistes. Il n'est pas inutile de signaler que cette confusion n'est pas uniquement due à la négligence des « spécialistes » européens. Elle existe aussi dans le vocabulaire actuel des peuples de la rive droite du Congo et rend une étude de terrain d'autant plus nécessaire. Ainsi, d'après mes enquêtes, chez les Laali et les Tsaayi, Téké de l'ouest vivant en forêt, le bas-fourneau et la forge sont désignés par le même terme : *dzulu* ou *dzuru*, qui, chez les Tio, désigne l'embout du soufflet de la forge, les « narines » et chez les Kukuya l'abri du forgeron. De même, dans tout le Congo, une partie du Zaïre et de l'Angola, la masse-enclume qui servait à fragmenter la boule de fer brut et à débarrasser ce fer de ses scories en le martelant à chaud (technique du puddlage ou corroyage des débuts industriels en Europe) est le *nzuunu* ou *nzundu* (MAQUET, 1965). Chez les Laali, le marteau de forgeron, cylindre dense et lisse est appelé également *nzundu* alors que cet outil, chez les Tsaayi et les Tio, est désigné par le terme *étiéné*, *muliéné*. Les Obamba, voisins des Tsaayi, également métallurgistes, appliquent le terme *étiéné* à un marteau de forgeron de forme plus élaborée que le cylindre laali. Une petite incursion que j'ai effectuée en 1967 chez les Obamba va souligner la complexité des arts du fer et l'enchevêtrement du vocabulaire. Ce peuple utilisait deux sortes de masses-enclumes, une grosse, réservée aux métallurgistes, *otolo*, et une plus petite, *otélé*, qui servait aux forgerons. Mais il existait également deux catégories de forgerons : celui qui travaillait le fer brut avec *otélé* pour le transformer en outils et celui qui se servait exclusivement d'*étiéné* pour fabriquer des objets jugés moins importants comme les aiguilles et les couteaux. Ce dernier, appelé aussi chez les Nzabi « forgeron de femme » est devenu actuellement, avec l'usage de plus en plus fréquent de la ferraille européenne, avec l'importation de plus en plus massive d'outils européens, le seul type de forgeron chez les Laali, les Tsaayi et les Tio. Le *nzundu* a perdu sa fonction spécifique d'outil de métallurgie, mais au cours d'une tentative pour donner à la forge le poids de la métallurgie, il en est venu à désigner le marteau, principal outil de la forge.

2. IMPORTANCE DU TRAVAIL DE TERRAIN DANS L'USAGE D'INFORMATIONS FRAGMENTAIRES

C'est au cours de la période d'enquête chez les Tsaayi en 1966 et en 1967 que j'ai reconnu l'importance politique du fer. L'abandon de la métallurgie qui avait eu lieu selon les Tsaayi eux-mêmes, sans heurts, me parut au contraire avoir été suffisamment disruptive pour rendre compte du grand nombre de données tronquées ou erronées. L'influence de cette technique disparue semblait inscrite dans les défauts mêmes de l'information et la métallurgie « oubliée » pouvait seule expliquer pourquoi tant de « faits » paraissaient aberrants. En accordant une grande importance à cette production, j'ai pu lier en un seul discours ce qui se présentait comme des faits disparates de qualité inégale, depuis la description détaillée des opérations de fonte donnée par un descendant de métallurgiste, jusqu'aux fragments de récits d'origine venus des quatre coins du pays ; de la bribe ultime de connaissance détenue par un vieillard jusqu'aux rationalisations fantaisistes et au mensonge pur et simple. Même cette dernière catégorie de « faits » — l'invention ou le mensonge — a été rapprochée des informations tronquées ; elle révèle une méconnaissance qui n'est pas fortuite, pas plus que ne l'est l'absence de curiosité si flagrante dans les publications occidentales. Cette méconnaissance tsaayi m'a suggéré la question qui fait le thème central de cet article : comment, pourquoi les Téké qui pratiquaient la métallurgie et chez qui le fer symbolisait le pouvoir politique ont-ils pu tenter d'écarter cette technique de leur champ politique (1) ?

Pendant la période de terrain, je me suis toujours efforcée de replacer chaque détail obtenu dans son substrat social, ceci essentiellement par une appréciation de la qualité sociale de l'informateur car la mémoire n'est pas conservée au hasard et les souvenirs portent la trace des hiérarchies anciennes, qu'elles aient été politiques, techniques ou religieuses. En outre, dans cette société partiellement détruite par la « guerre de l'impôt » qui dura cinq ans, de 1913 à 1917, la tradition orale et les souvenirs sont fortement altérés. Mais cette altération elle-même ne s'est pas faite sans lois et, à partir du moment où j'ai commencé à appréhender globalement l'organisation politique tsaayi et sa contradiction principale (voir note 3, p. 217), j'ai pu percevoir les rapports spécifiques qui unissent chaque « fait » à certains lieux de l'organisation sociale et qui lui donnent, par leur existence même, son intelligibilité. Ayant affaire, dans le cas de la métallurgie, à des informations de type résiduel, il m'a fallu évaluer la place de chaque bribe de connaissance dans le système général de la production et de la distribution du fer, système qui, en 1967, était d'autant plus implicite

que les ravages de la « pacification » étaient survenus après une longue période de relatif déclin.

Chacune des informations recueillies, loin d'être isolée de son contexte, est examinée sous tous ses aspects. Chaque « fait » concernant le fer peut être interprété par rapport à son contexte historique, politique, technique, religieux, commercial. La présence d'un outil de forgeron et de métallurge dans un panier sacré démontre les liens qui existent entre la technique, le politique et le sacré, comme on le verra plus loin. De telles constructions sont possibles parce que les informations, surtout celles qui se rapportent au fer, sont observées autant en elles-mêmes que dans leurs liens avec l'organisation sociale qui les a fournies. Le contexte social de chaque donnée ainsi examinée se répercute sur elle et l'enrichit d'autant ; cette façon de procéder transforme un fait brut en un nœud d'informations capable d'être rapporté à d'autres « faits ». Le descendant du métallurge ne connaît tant de choses que parce qu'on l'a instamment prié de s'en souvenir et il n'a été ainsi instruit que parce que la technique était abandonnée, après l'arrivée d'immigrants métallurgistes. La seule autre description des opérations de fonte a été donnée par un chef représentant une structure politique de type nouveau haïe par les Tsaayi. Ailleurs encore, la connaissance de l'origine géographique du fer est détenue par un vieillard qui se réclame de cette nouvelle organisation et qui est tenu à l'écart par les villageois.

Cette richesse incluse dans une seule information, loin d'être anecdotique et tout juste bonne à être reléguée dans la catégorie des souvenirs de voyage, demeure le privilège du travail de terrain. Aucun ouvrage, aucune étude, à de rares exceptions près, ne permet d'y accéder. Elle ne se trouve que dans des documents de première heure ou de première main, dans certains textes publiés de façon posthume, et depuis peu dans quelques travaux qui s'efforcent de restituer le cheminement de la pensée et d'inclure dans la reconstruction la richesse difficile de l'enquête sur le terrain. C'est précisément cette connaissance des multiples facettes d'une information qui permet d'utiliser les « faits » bruts, secs, tronqués, mutilés incohérents, contradictoires que l'on peut glaner sur la métallurgie à travers les écrits les plus divers. Ces données se révèlent être de même qualité que celles qui ont été recueillies auprès de mauvais informateurs et que l'on arrive pourtant à utiliser en les replaçant dans leur contexte social.

Cette expérience de terrain, complétée par des notions sur des groupes géographiquement éloignés des Téké, permet aussi de relire des études détaillées consacrées au pouvoir politique dans lesquelles figurent des informations sur le fer injustement dépréciées ou incomplètement exploitées. Cette

extension géographique de l'étude est du même ordre que l'observation du contexte social d'une information recueillie chez les Tsaayi. Elle cherche à enrichir des faits apparemment pauvres, à combler des vides de l'information. L'environnement géopolitique retenu est pertinent parce qu'il englobe un ensemble de régions que les traditions orales affirment liées dès les origines. DAPPER (1668), rapporte que tous les noirs qui vivent sur les bords de l'océan ont reçu leurs lois, leur droit et leurs privilèges de ceux du Pombo (ou Pumbu) et, selon J. VANSINA qui commente cette affirmation, le Pombo désigne aussi la rive nord du Stanley Pool, le centre du royaume tio (1973, 442 et 445). Une autre tradition (plus tardive?) fait dériver les royaumes de cet ensemble, le royaume tio, le royaume de Kongo, le royaume du Maloango et les petits royaumes côtiers de Kakongo, Angoye et Soyo d'une seule fondatrice mythique, Nguunu (VANSINA, 1965, 33). Dans un autre article, j'ai déjà utilisé cet ensemble géopolitique pour éclairer l'histoire de la traite chez les Téké-tsaayi (1973). Je le reprends ici comme cadre avec d'autant plus d'assurance que le fer tsaayi, comme on le verra, joue un rôle important dans toute cette zone.

Le fer et les Portugais

1. FER ET STRATÉGIES POLITIQUES DANS LE ROYAUME DE KONGO

En 1491, les Portugais pénètrent dans le royaume de Kongo ; ils atteignent la capitale, Mbanza Kongo, qu'ils nommeront plus tard São Salvador. A ce moment, le Maloango, le Makongo et le Makoko (ou roi tio) comptent tous trois parmi leurs titres honorifiques celui de maître de l'enclume. Les Téké (ceux du Pombo) sont désignés par la formule « *Batéké batéké nzundu* », les Téké vendent l'enclume, ce qui les place au premier rang dans la production d'outils essentiels pour les arts du fer. Le roi de Kongo serait lui-même métallurgiste ; de part et d'autre des rives du Congo, la province de Nsundi — celle dont le prince héritier est presque toujours originaire — possède un grand nombre de sites métallurgiques. En 1536 feignant de ne pas comprendre que les Portugais veulent du cuivre, le roi les fait assister à la transformation de minerai de fer en métal. Plus au sud, le roi de Ndongo est également métallurgiste. Enfin, la métallurgie du cuivre est très développée à Bembé dans le royaume de Kongo et à Mindouli, aux limites nord de Nsundi, en pays téké.

Jusqu'en 1600, plusieurs vagues migratoires quittent le pays tio. La rive droite du Congo, jusqu'à Manyanga est la première peuplée. Puis les Hum

s'installent dans la région qui sera connue des traitants sous le nom d'Ocanga, la rive sud-est de ce qui deviendra le Stanley Pool. Les Nunu, les Ngenge et les Mfinu peuplent la rive Sud du Stanley Pool ; le Kwilu est remonté par ceux qui formeront l'aristocratie des Yans et des Ding, et les Hungaan, grands métallurgistes, se fixent sur des mines de fer (VANSINA, 1973, 443) où les rejoindront rapidement les Pindi venus du sud-ouest (BAUMANN et WESTERMANN, 1962, 177) (1).

La métallurgie du fer existait chez les Tio. En plusieurs endroits et en particulier près de Mbé, la capitale, on trouve des scories. Abala, un site à présent hors des limites téké qui appartenait aux Ngungulu en recèle plusieurs milliers de tonnes. Lébayi chez les Tsaayi, à l'ouest de Zanaga, est un très riche gisement de fer. Les mines de cuivre de Boko-Songo, à l'ouest de Mindouli, sont surmontées d'un « chapeau » de fer (WILHELM, 1970, 28 et 29) (2).

Que fait-on avec le fer et avec le cuivre à la fin du xv^e siècle ? Chez les Kongo, les Vili (à Loango) et les Téké, le cuivre sert à fabriquer des bijoux. Le fer est utilisé partout pour les instruments agricoles, haches et couteaux divers dont le couteau de culture qui a précédé la houe pour les femmes. Il sert aussi à la chasse et à la guerre, poignards, sagaie, harpons, couteaux de formes variées, et à la cuisine ; pour la toilette et les soins, il y a les rasoirs, les « peignes », sortes de clous qui servent à séparer la chevelure en multiples touffes qui sont ensuite traitées selon la mode du moment, le couteau de circoncision. Des objets de métal se comptent aussi parmi les emblèmes du pouvoir royal, fer pour la hache de parade (plus tardive ?), pour la longue pipe, pour le double gong qui signalait les moindres gestes du roi ; cuivre pour le pesant collier du Makoko et pour ses bracelets, fer pour les trois bracelets du roi de Kongo. En revanche, dans les trois royaumes, le métal n'entre probablement pas dans la dot ou très peu et la monnaie de cuivre est inconnue chez les Kongo qui utilisent les tissus de raphia des Téké et les coquillages de l'île située au large de Luanda. Enfin, avec le fer, on fabriquait (partout ?) les enclumes et les masses-enclumes que l'on trouve encore actuellement chez les Nzabi, les Obamba et les Ndasa telles que les décrit Laurent de LUCQUES tout au début du xviii^e siècle, « un fer massif et gros de façon à remplir la main ; sa forme ressemble à celle d'un clou » (BALANDIER, 1965, 139) ; Mary KINGSLEY, vers 1894, photographia en Angola des forgerons qui utilisaient des outils répondant bien à cette description (1897, 261).

Au royaume de Kongo, la métallurgie du fer semble avoir donné naissance à un complexe particulièrement résistant. Mais, à cause du trop grand écart entre les souvenirs conservés au xx^e siècle et la situation antérieure, G. BALANDIER et R. WANNYN apparaissent peu catégoriques : « Les

notables les plus autorisés sont d'accord entre eux pour admettre que le travail du fer ne fut jamais réservé au roi ou à quelques dignitaires. Tous les hommes libres du clan pouvaient s'y livrer, moyennant certaines réserves d'initiation. Mais les mêmes notables insistent volontiers sur le grand intérêt que le roi a porté depuis les temps héroïques aux nombreux ateliers de forgerons installés sur les collines proches de la capitale [...]. Les Bakongo assurent que c'est à l'art de travailler le fer qu'ils ont dû leur grandeur première et leur prospérité avant l'arrivée des Européens » (WANNYN, 1961, 59, les ateliers de forgerons ou de métallurgistes ?) G. BALANDIER est plus assuré et il se base sur une citation de Laurent de LUCQUES pour souligner l'importance du fer : « A la toute première place se situe le métier du fer. Les mythes présentent le fondateur de Kongo sous l'aspect d'un roi forgeron et l'art de la forge est exercé par la noblesse » (BALANDIER 1965, 97). Cependant, d'autres textes du xvi^e siècle permettent encore plus sûrement d'affirmer que la fabrication du fer était un monopole royal. La lettre de Manuel PACHECO du 26 mars 1536, à laquelle j'ai fait allusion, est très claire : « Et comme le roi de Congo est si soupçonneux, lorsqu'il entendit dire qu'un intendant arrivait avec des hommes et du matériel de fonderie, il lui sembla qu'on lui prenait son royaume et les mines et tout [...]. Toutefois, ici à sa cour, à l'intérieur de son palais, il fit faire des fourneaux et établir des ateliers où on fondit le minerai [...]. Cela nous semble être du fer » (BAL, 1963, 88). (L'ignorance des « experts » occidentaux semble être une caractéristique très ancienne). Vers 1570, le roi réussit encore à soustraire la connaissance de l'emplacement des mines à deux envoyés du roi de Portugal, agissant cette fois-ci sur les conseils de son confesseur, Francisco Barbulo, qui « lui représenta qu'avec cela la libre possession du royaume lui serait peut-être enlevée peu à peu [...] le roi fit conduire les deux maîtres susdits par d'autres chemins, là où il savait qu'on ne trouverait pas de mines de métaux » (BAL, *op. cit.*, 94). C'est le cuivre que les « alliés » portugais recherchent, mais le roi ne leur montre ni le cuivre ni le fer. Il fallut la bataille d'Ambuila un siècle plus tard et la destruction du royaume de Kongo pour que les Portugais puissent enfin se rendre maîtres des mines de cuivre de Bembé qu'ils n'exploitèrent que peu de temps après 1856. Avec la destruction du royaume, le fer disparaît aussi des chroniques et des études.

Le travail du fer n'était certes pas réservé au roi et à quelques dignitaires. Cela aurait été un bien piètre moyen de lui assurer le monopole de la production ! Le secret qui entourait la métallurgie était bien plus efficace. L'accès aux lieux de fabrication du fer et aux lieux d'extraction demeurait réservé aux envoyés du roi (3). A deux reprises, comme on vient de le voir, la forge et surtout la métallurgie

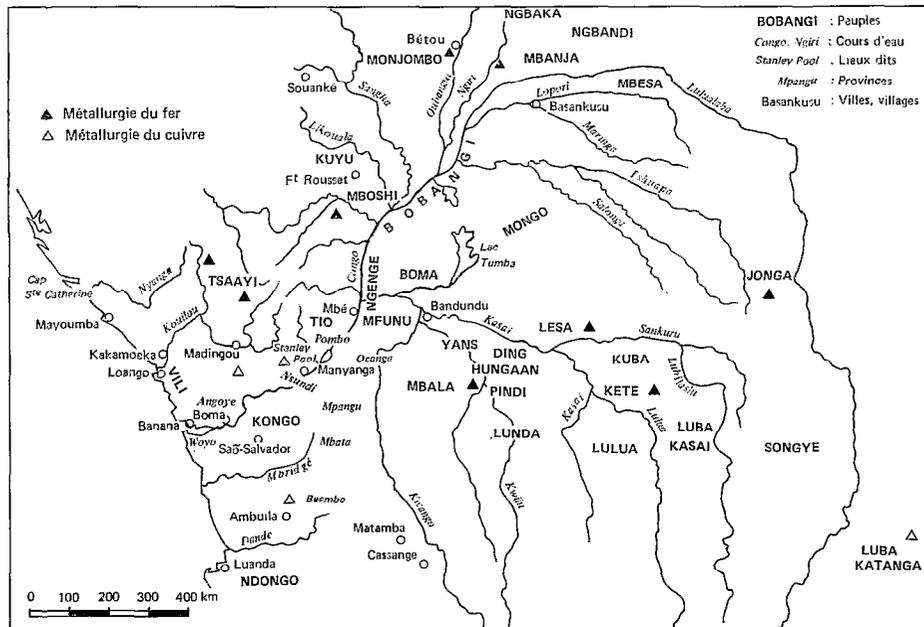
apparaissent comme la racine du pouvoir politique et le gage de la pérennité du royaume ; là se situe le dernier bastion de la résistance kongo, alors que dès le xv^e siècle la plupart des privilèges commerciaux avaient été savamment sapés par les Portugais. La traite en effet n'est pas seulement l'importation d'objets inutiles (perruques, bijoux de pacotille, matelas en plumes de Silésie, fripes, alcools), ni la concurrence créée par la diffusion d'objets utiles (marmites, cuvettes, outils, cotonnades), ni l'exportation de cuivre (10.000 manilles en 1529) et celle d'esclaves (10.000 la même année) venus assez tôt des pays voisins et téké en particulier. Elle repose essentiellement sur la destruction systématique du système d'échanges avant d'être conquête ou annexion des ressources exportables. Le premier soin des Portugais est de dévaluer les monnaies kongo en inondant le pays de raphia acheté à Loango, puis de coquillages. En 1570, l'inflation provoquée du raphia est à son maximum (MARTIN, 1970, 151) ; en 1649, un projet de traité jamais ratifié entre le Kongo et le Portugal stipule que ce dernier cessera de submerger le pays de *nzimbu* importés de Benguela et du Brésil (RANDLES, 1968, 115) (1). Inversement, la monnaie de cuivre qui a cours au Portugal n'est pas introduite au Kongo et ne le sera que bien après la bataille d'Ambuila. En 1694, les soldats portugais de l'Angola sont encore payés en tissus de raphia (RANDLES, 1968, 179). Aux coups de boutoir systématiques de la traite se sont ajoutées les querelles de succession de plus en plus âpres pendant lesquelles les inter-règles rituels qui suivent la mort d'un roi se changent en escarmouches sanglantes entre le candidat soutenu par les Portugais et ses rivaux. La métallurgie n'est plus le support d'une organisation politique. Elle survit cependant sans que les traitants s'y intéressent. Au xix^e siècle, en Angola, les forgerons sont devenus des errants qui se dérobent à la curiosité de l'administration portugaise ; « *comme les gitans, [ils] s'éclipsent dès qu'il est question de payer des impôts. On ne les méprise pas, mais ils appartiennent à une caste séparée* » écrit RANDLES (1968, 189, note 7) citant R. F. BURTON, sans voir qu'une survivance aussi obstinée contredit l'affirmation de R. WANNYN qu'il reproduit quelques pages plus loin : « L'art du forgeron est en décadence depuis le xvii^e siècle à tout le moins » (RANDLES, *op. cit.*, 195).

2. LE ROYAUME DE KONGO, IMPORTATEUR DE FER TÊKÉ

Ces travaux publiés sur le royaume de Kongo soulignent avec une certaine prudence l'importance de la métallurgie du fer. Ils prennent soin d'accumuler les opinions contradictoires faute de pouvoir évaluer justement le sort de la métallurgie pendant la période portugaise et ne manquent jamais d'évoquer

la disparition de la métallurgie, voire même de la forge. D'autres études, plus brèves, permettent cependant de donner une toute autre image du royaume de Kongo. On peut le décrire comme dépendant d'importations de fer et désireux, à l'occasion de l'arrivée des Portugais, de diversifier ses sources de métal. La métallurgie du fer existait dans la province de Mpangu située au nord-est de la capitale (BIRMINGHAM, 1966, 4), mais les voyageurs du xv^e siècle la situent uniquement dans la province de Nsundi. Il semble que malgré l'existence d'une métallurgie (ou d'ateliers de forge, les textes ne sont pas clairs, puisqu'il est possible de fondre de petites quantités de minerai dans une forge) attestée principalement aux abords de la capitale et probablement alimentée par le minerai latéritique abondant, la province de Nsundi ait servi d'intermédiaire entre des producteurs de fer éloignés et le royaume de Kongo. Le métal était fabriqué par ce peuple septentrional qui vendait également des peaux, des tissus de raphia et de l'ivoire (BIRMINGHAM, *op. cit.*, 3). L'article de J. C. MILLER souligne à plusieurs reprises l'importance commerciale de cette province qui se trouvait de surcroît, située à mi-chemin de la plus importante route commerciale entre le Pumbu et la côte, qui en 1505-1506, s'opposa ouvertement au roi de Kongo. Il est amené à supposer, très justement, que l'invasion jaga de 1573 correspondait à une autre guerre commerciale, cette fois dans la province de Mbata ; les Jaga n'étant pas des envahisseurs étrangers, mais des mercenaires recrutés localement et armés par les Téké. Un siècle plus tard, en 1665, profitant de l'affaiblissement de la royauté kongo, le Prince de Nsundi lance des mercenaires (*majaka*) contre le roi (MILLER, 1973, 146). Un siècle plus tard, cette route de traite est toujours approvisionnée par le Pumbu et depuis peu par une région aussi éloignée que le Kazembé ; elle avait échappé définitivement au royaume de Kongo (BIRMINGHAM, *op. cit.*, 157).

On peut retenir que le fer était produit au royaume de Kongo en quantités jugées insuffisantes pour les besoins de la population et de l'organisation politique et qu'une importante source de fer, non kongo, existait au nord de Nsundi, mais que l'approvisionnement restait aléatoire car cette province cherchait sans cesse à se séparer du royaume de Kongo et donc, probablement, ne désirait pas lui vendre le fer nécessaire à la fabrication des armes. Rappelons à ce propos que la vente des armes à feu fut sévèrement réglementée par les Portugais ; il ne pouvait y avoir d'arquebusiers kongo que dans la province de Mbata (probablement depuis l'attaque des Jaga) ; dans la capitale, les arquebusiers chargés de défendre (?) le roi étaient portugais. En 1587, les Hollandais qui commercent surtout à Loango, introduisent des mousquets, mais à cause de la vigilance des Portugais ils sont encore rares en 1656 et les gens ne savent



Carte 1.

pas s'en servir (RANDLES, *op. cit.*, 182 note 1) (1). Privé d'armes modernes et maigrement fourni en armes blanches, le royaume de Kongo était bien vulnérable. La province de Nsundi, la plus riche en fer et la mieux placée sur les routes de traite, était aussi la plus capricieuse et la plus rebelle.

La métallurgie d'Abala chez les Ngungulu

1. PRODUIRE OU COMMERCER : LE DILEMME TIO

Chez les Tio, on ne retrouve pas une entreprise aussi systématique de destruction des rouages économiques (du moins pas avant 1880) et le contact direct avec l'Europe fut longtemps différé. Si l'on excepte deux brèves incursions sans lendemain de missionnaires en 1648 et en 1698, les Européens n'arrivèrent au Pool qu'en 1880. Or la métallurgie du fer cessa chez les Tio vers le milieu du XVIII^e siècle, disparut d'Abala à une date qui reste à déterminer, se développa chez les Tsaayi de 1750 à 1860 environ avant de disparaître au début du XX^e siècle. En 1880, les Européens ne vendaient aux Tio aucun objet en fer, à part des machettes, et pas davantage de fer

brut ou de ferraille (VANSINA, 1973, 273). Dans ce pays, l'histoire du fer semble échapper aux points de repère déterminés par la traite ; elle s'inscrit en marge des perles et de l'ivoire, affleure parfois dans une description de marché, apparaît brièvement le temps d'une transaction et, surtout, met en jeu les populations voisines des Tio parées par ces derniers des contours incertains et redoutables de l'inconnu, peuples de l'Ogoué multiples et mal discernés, peuples innommés situés à l'ouest des Kukuya et, par dessus tout, Bobangi, guerriers et navigateurs qui se pressent avidement au nord du Pool.

A première vue, selon notre opinion d'Occidentaux façonnée par celle des traitants du XIX^e siècle, ce n'est pas le moindre paradoxe de cette société formée de hardis commerçants, d'habiles échangeurs, après au gain et redoutables dans les marchandages que de fondre dans un brouillard vaguement terrifiant tout ce qui se situe au-delà de ses limites. La société tio est appréhendée par J. VANSINA à un moment décisif de son histoire. Entre 1880 et 1892 elle va connaître la pénétration européenne, la dévaluation incessante de sa monnaie (le *mitako* petite barre de laiton importée concurrençant efficacement les bar-

rettes de cuivre fondues à Mindouli), l'accroissement considérable des marchandises de substitution, tissu contre raphia, faïence et verrerie contre céramique. Ces quelques années marquent le point culminant de la contradiction des valeurs si finement analysée par J. VANSINA. L'impact violent de la pénétration européenne atteint une société déjà écartelée entre, d'une part, la mansuétude, la douceur, l'absence d'ambition, la paix et la bonne entente liées à un mode de vie frugal et villageois et, d'autre part, l'ambition, le courage, la vantardise qui se développent à mesure que vont croissant les relations avec l'extérieur, le commerce, la « richesse » et l'accumulation de marchandises (VANSINA, *op. cit.*, 241). Les valeurs attachées au commerce apparaissent comme la négation de celles qui sont encouragées par l'organisation politique. Ce dénigrement nuit à la traite qui n'est en fin de compte qu'une brève halte imposée aux biens et aux marchandises dans leur course le long du Congo. Cette pause, accompagnée d'un changement de porteur ou de mode de transport s'accompagne bien évidemment d'une forte hausse des prix qui rapporte des bénéfices importants aux seigneurs tio. Mais les Tio, le peuple tio, ne fournissent rien à ce commerce sinon quelques biens vivriers (nourriture, bière, tabac) en quantités d'ailleurs insuffisantes pour nourrir les acheteurs qui campent sur les rives du Pool. Par là même, peu de « richesses » parviennent dans l'arrière-pays où les chefs de village continuent de perpétuer, sans grandes difficultés, les vertus de paix, de frugalité et d'immobilisme. La société tio est organisée autour d'une contradiction insoluble : le commerce est réprouvé et on commerce avec ardeur sur les bords du Pool ; l'autosubsistance, l'autarcie économique, sont les bases d'un mode de vie très valorisé, mais les villages de l'intérieur importent depuis longtemps un bien d'usage essentiel, le fer. Que s'est-il donc passé au XVIII^e siècle lorsque cessa la métallurgie ?

2. LE RAYONNEMENT MÉTALLURGIQUE D'ABALA

Abala appartenait aux Ngungulu, groupe téké qui est peut-être à l'origine de la royauté tio (1). Au XVIII^e siècle, les Ngia, groupe dominant des Ngungulu, qui apparaît dans les chroniques occidentales en 1698, répandirent une nouvelle idéologie politique sur les plateaux batéké situés de part et d'autre de la Léfini. Le substrat matériel de cette idéologie était une boîte au contenu mystérieux appelée *nkobi* (c'est-à-dire : boîte). Cette idéologie commença par être adoptée sur les plateaux au nord de la Léfini par les seigneurs de Ntsaa et de Boo et le Makoko, désireux d'acquiescer ces nouveaux signes de puissance politique, tenta de les conquérir par la force. L'escarmouche fut close par un arrangement à l'amiable

et par le partage de la force immatérielle déposée dans le *nkobi* entre les deux rives de la Léfini. Les boîtes les plus prestigieuses demeurèrent cependant celles de Ntsaa et de Boo. Cette « conquête » est datée par J. VANSINA de la seconde moitié du XVIII^e siècle (1973, 456 à 458 et 332). Cette tradition peut être interprétée de la façon suivante : les Ngungulu d'abord, les seigneurs de Ntsaa et de Boo ensuite devinrent, à un certain moment, plus riches que le Makoko et cela indépendamment des courants commerciaux contrôlés par Mbé. Peut-on lier l'enrichissement des Ngungulu à des événements de l'histoire mboshi et à la fabrication du fer à Abala ? La prospérité ensuite développée à Ntsaa et à Boo est-elle consécutive à celle des Ngungulu ? L'arrivée du *nkobi* au nord de la Léfini a-t-elle au contraire légitimé une organisation économique nouvelle, indépendante de celle d'Abala et de celle de Mbé ? La réponse à toutes ces questions permettra en même temps d'éclairer la contradiction entre les valeurs politiques et les valeurs économiques.

Que contient le *nkobi* ? J. VANSINA a pu se faire décrire le contenu de deux boîtes, au sud de la Léfini. On y trouvait (*op. cit.*, 324-327), déposés par les esprits *Nkira* garants de la bonne santé et de la fécondité des femmes et de la terre, du kaolin, du bois rouge et trois autres colorants rouges d'origine minérale, des coquillages *olivancillaria* ou *nzimbu*, de deux grandeurs, des *conus* et d'autres coquillages venus du Bas-Congo, des objets honorifiques en métal, masses et enclumes, des bracelets européens, des bracelets et des anneaux de cheville faits à Loango, des colliers de perles de verre et de cauris. Autour de la boîte étaient disposés d'autres objets symboliques rattachés au pouvoir politique, masse et enclume, grands bracelets de cuivre faits à Loango ainsi que le chasse-mouches réservé aux juges. Ce rigoureux inventaire permet de développer un peu le sens de ces objets. Les colorants sont les composants de base de tous les rituels téké. Leur grand nombre laisse penser que leur origine géographique était diverse et lointaine, signe de l'extension du royaume. L'enclume et la masse sont aussi associées à la symbolique royale de Mbé ; elles appartiennent à la métallurgie autant qu'à la forge, puisque c'était avec une masse qu'on martelait le fer brut pour le débarrasser de ses scories. Le dessin de C. VANSINA, page 325, représente un outil bien plat et bien effilé qui est déjà une enclume symbolique comme celle que possédaient les plus grands seigneurs tio. Les enclumes déposées autour des premiers *nkobi* étaient-elles aussi peu utilisables que celle-ci ? Étaient-elles le signe d'une richesse obtenue par le travail du fer ou, comme celle de C. VANSINA, reproduite d'après un modèle vu en 1963 au sud de la Léfini, le simple rappel d'une puissance antérieure due à la pratique de la métallurgie ?

L'origine des autres signes de richesse est plus précise ; les coquillages viennent évidemment de l'Océan Atlantique, mais les objets de cuivre viennent de Loango et non de Nsundi, haut lieu téké de la métallurgie du cuivre. Ils sont le premier signe d'une indépendance économique des Ngungulu, car les symboles en cuivre possédés par le Makoko venaient en majeure partie de Nsundi. Cauris et colliers de verre sont les seuls biens d'origine européenne (les perles par fabrication et les cauris par transit) ce qui permet de penser que la création du *nkobi* remonte aux débuts de la traite dans cette région et que le rituel, par la suite, lors de la constitution de nouvelles boîtes, a continué d'accorder plus d'importance aux productions africaines. Le chasse-mouches du juge est, chez les Mboshi, au centre de la vie politique, mais il est aussi d'un usage très ancien chez les Téké où il est désigné partout par le même nom : *onia*, *munia*, très différent du nom mboshi : *mwandzi*. Avec tous ces éléments apparemment disparates, le contenu de la boîte symboliserait alors les différents peuples mis en relation par les transactions commerciales des Ngungulu. Mais les Tio, eux, soulignent l'origine téké du *nkobi* en déclarant qu'il provient d'un lieu sacré situé entre Ewo et Okoyo ; ce lieu, matérialisé par une très grande pierre, a une énorme importance dans toute l'aire téké ; j'en reparlerai plus loin.

Le *nkobi* contient donc des objets symboliques représentatifs de la culture téké et des relations établies au loin (1). Mais la nouveauté fondamentale que ce rassemblement inédit indique est l'alliance ainsi réalisée entre le sacré et la richesse, richesse qui est à la fois le fruit de la production et des échanges lointains. Ici apparaît clairement l'ambiguïté profonde du système politique téké ; l'antagonisme essentiel entre le pouvoir politique, constitué par l'union sacrée d'un homme et d'un territoire, et la richesse qui, au-delà de ce territoire, s'acquiert par l'accumulation de biens d'origine lointaine. Au XVIII^e siècle, l'ampleur croissante de cette contradiction pose aux Tio un problème qu'ils ne peuvent plus éluder. Faut-il continuer d'obéir entièrement à l'aspect religieux du système politique dont le but principal est de veiller à l'augmentation biologique du groupe de descendance, de maintenir le groupe dans d'étroites limites territoriales (2), de privilégier l'ordre moral, de préserver un mode de vie frugal et auto-suffisant ? Que faire alors des esclaves qui transitent par le pays et qui souvent y restent ? Que faire des biens étrangers qui y pénètrent ? et, surtout, comment établir un réseau commercial avec des voisins entreprenants toujours prêts à déborder les limites du royaume ? Faut-il les laisser envahir le pays ?

L'emprunt du *nkobi* aux Ngungulu apporte une solution toute faite ; réconcilier les inconciliables,

légitimer la richesse en unissant dans un même contenant les symboles essentiels de la religion et ceux de l'économie. Toutefois, chez les Tio, cet emprunt ne put s'enraciner totalement. Le *nkobi* fut certes diffusé mais il légitima une nouvelle aristocratie, celle des riches commerçants, les « *overlords* » de J. VANSINA. Les possesseurs du *nkobi* ne dépendent ni du Makoko qui se trouva obligé d'accepter les incessantes redistributions de ce symbole entre les plus riches seigneurs, ni de l'idéologie originelle qui légitime le pouvoir par la possession héréditaire d'un territoire. Longtemps la possession du *nkobi* fut le privilège d'une aristocratie qui peuplait les plateaux et qui dominait les maîtres de la terre (*squires* dans l'étude de J. VANSINA) infiniment plus nombreux ; elle put apparaître comme une simple extension des droits sur la terre réservée aux maîtres de la terre les plus entreprenants ; elle finit pas entériner une dichotomie géographique : à la fin du XIX^e siècle, on pouvait opposer les quelques grands seigneurs riverains du Pool, commerçants bien plus riches que le Makoko, environnés d'esclaves et non de descendants, aux pauvres maîtres de la terre pourvoyeurs récalcitrants en biens vivriers contre une maigre part de biens de traite dont ils n'avaient guère besoin pour renforcer leur autorité sur leurs nombreux parents.

Au début du XVIII^e siècle, ou plus vraisemblablement beaucoup plus tôt dans le XVII^e siècle, un changement économique, lent ou rapide, suscita chez les Ngungulu le besoin de légitimer la richesse. Cette richesse nouvelle qui reposait sur une augmentation du commerce fluvial le long du Congo et de l'Alima, évitant Mbé, accentua l'indépendance des Ngungulu et attire dans leur orbite les plateaux de Ntsaa et de Boo. Ces échanges comportaient-ils autre chose que des esclaves et de l'ivoire ? La présence d'une enclume et d'une masse-enclume dans le *nkobi*, l'existence de ces milliers de tonnes de scories à Abala font penser à une production accrue de fer. La métallurgie est certainement très ancienne dans ce lieu ; il serait absurde de voir une introduction de cette technique seulement au XVII^e siècle. Quelles pourraient être en revanche les causes d'une augmentation de la production ? Il faut examiner ici l'hypothèse avancée par J. VANSINA d'une demande accrue de fer de la part des Mboshi, puis et surtout, des Bobangi.

3. MBOSHI ET BOBANGI DEMANDEURS DE FER

La migration mboshi aurait commencé dans les environs du lac Tumba, contrecoup du déplacement nord-sud des groupes mongo poussés par les Bobangi, G. SAUTTER fait remarquer qu'au lieu de se diriger aussi vers le sud, les Mboshi franchissent le Congo et se dirigent vers l'est en remontant l'Alima. Il

explique ainsi cette direction : « *Les groupes en déplacement ont été orientés par un appel au vide [...]* Mboshi, Moye et Likouba affirment avec ensemble qu'à l'arrivée de leurs ancêtres, il n'y avait dans leur pays qu'un groupe d'Atswa (Babinga). Même en faisant la part de l'exagération, cette partie basse de la cuvette devait être réellement peu peuplée » (SAUTTER, 1966, 245) (1). Toutefois, cette explication me paraît encore lacunaire. D'une part, tous les peuples migrants du Congo prétendent n'avoir rencontré que des Pygmées ; cet argument systématiquement utilisé ne fait que légitimer à leurs yeux leurs droits sur la terre. G. SAUTTER en fait la remarque à propos des Kaamba dans la vallée du Niari où la question du peuplement est particulièrement épineuse. D'autre part, une page plus haut, il décrit le Moye comme formés de Téké et de Bobangi. Il subsistait donc, après le passage des Mboshi, un groupe téké à l'embouchure de l'Alima ? G. SAUTTER a pour hypothèse que le sous-peuplement du Congo-Gabon, si flagrant de nos jours, est un phénomène très ancien. Certes, PIGAFETTA parlait déjà des déserts de l'Anzique, mais cela peut conduire à privilégier une seule série d'explications.

L'avancée mboshi ne s'est pas faite dans le vide mais dans le territoire téké (probablement ngungulu). Ces derniers rispostèrent par des guerres qui « *ont laissé aux gens de Boundji de cuisants souvenirs* » (op. cit., 246) et G. SAUTTER ajoute : « *Tout ceci indique, de la part du groupe téké, fortement enraciné sur les plateaux, et des elhnies-tampons qui le ceinturent, une défense peut-être élastique, mais finalement efficace* ». Ici se trouve la longue note qui révèle l'importance des scories à Abala et en attribue l'origine aux Téké. Mais les Mboshi étaient et sont encore de grands forgerons ; la dot est payée en fer et les forgerons « *jouissent d'une position sociale élevée* » (OBENGA, 1973, 72). L'information de Th. OBENGA, sobrement succincte dans cette première étude d'ensemble des peuples congolais, vient accentuer le témoignage de E. PONEL qui fréquenta les Mboshi vers 1885. A cette date, ils ne sont guère appréciés par les Européens qui les jugent peu portés à collaborer au développement économique du Moyen Congo. « *La pénurie de produits* », leur « *esprit de méfiance sauvage* », « *leur paresse* » s'ajoutent au fait qu'ils n'ont « *aucune industrie* » (1886, 382). Cette magnifique conclusion est précédée d'un rapide inventaire de l'artisanat : tissage emprunté aux Téké de l'Alima, vanneries, « *quelques instruments de travail, hoes à piocher la terre, quelques objets de toilette, peignes, tubes à latouage* ». Il poursuit : « *leurs couteaux leur viennent de chez les Batéké du Haut Alima, les fers de sagaie de chez les Baianghis. Quelques-uns sont fabriqués dans le pays et sont grossiers de forme, de travail et de matière* ». Mais cette fabrication rudimentaire paraît contredite par l'ob-

servation qui suit : « *Le métier de forgeron est une sorte de sacerdoce qui se transmet de père en fils. Les forgerons se transportent de village en village, portant leurs outils et quelques morceaux de fer doux qu'ils achètent soit à leurs voisins les Batéké du sud [probablement les Ngungulu] soit aux Apfourou [alias Bobangi]* » (id. 379). En continuant sa description, E. PONEL montre encore que le fer travaillé n'est pas de la ferraille, mais bien du fer brut. « *La forge est un soufflet double, de peau de chèvre, monté sur tuyère de bois ; l'enclume est un cube de fer de dix centimètres carrés que l'on installe sur un pied de bois servant d'établi ; le marteau un morceau de fer rond ou un caillou rond. Généralement le souffleur est aveugle [...]. L'opération est double ; il faut d'abord marteler le fer pour en sortir les impuretés, scories, etc., puis le travailler au goût de l'acheteur ; les déchets de forge servent de projectile aux fusils* » (ibid. 380). Cette observation est remarquable par la densité des contradictions qu'elle contient. Suivant l'humeur du lecteur, ou plutôt suivant ses préjugés, la forge mboshi peut sembler primitive : objets grossiers, souffleur aveugle, enclume minuscule, marteau de pierre ; ou au contraire très ancienne et marquée par le secret au point que l'étranger ne peut en voir que des manifestations élémentaires : le sacerdoce des artisans, le souffleur aveugle (qui n'est pas alors l'apprenti comme dans toute la zone téké), l'esprit de « méfiance sauvage », une matière première résultant d'une métallurgie locale (restée inaperçue) et d'échanges avec des peuples voisins (qui ont été remarqués).

Il me paraît très probable que la direction prise par les Mboshi fut déterminée par la recherche de fer. Tous les peuples de la cuvette congolaise en amont du Pool sont décrits comme forgerons, les groupes mongo, les Ngbaka, Mbala, Mbandja, Ngbandi ; outre les Mboshi un autre groupe de grands forgerons (ou métallurgistes???) les Kuyu, a aussi traversé le Congo et s'est établi au nord du futur pays mboshi. Ceux qui ne sont pas explicitement décrits comme forgerons emploient le fer dans la dot et la monnaie. Il est dommage, on le voit ici encore, que la distinction entre forge et métallurgie ne soit jamais clairement faite. En effet, un peuple peut pratiquer la forge et ne pas connaître la métallurgie si, par exemple il ne possède pas de minerai de fer et n'en importe pas. Parmi ces grands utilisateurs de fer, il semble que plusieurs groupes n'aient pas eu directement accès au minerai. Le trafic des Bobangi aussi appelés Likuba (MAMBÉKÉ-BOUCHER, 1955, 40), qui s'étendait de la boucle de l'Alima jusqu'au Pool et jusqu'à Bétou sur l'Oubangui sert-il à approvisionner tous les riverains en fer ? Les Ngbaka, Mbandja, Ngbandi, Monjombo sont tous de grands forgerons. Les riverains de la Tshuapa et de la Maringa, affluents de la rive gauche du Congo aussi. Étaient-ils les fournisseurs ou les clients des Bobangi, ou les deux

à la fois? Le travail du fer entraîne une multiplication des échanges. L'étude de Mumbanza mwa Bawele sur les forgerons de la Ngiri montre que les sources de fer étaient diverses. Outre le minerai local, *makenzi*, les forgerons-métallurges libinza s'approvisionnaient en fer brut, *makele*, au marché de Basankusu, sur le confluent de la Lopori et de la Maringa. La fonte se faisait dans de petites excavations. En outre, par l'intermédiaire des Likuba, ils apprirent des Monjombo de Bétou quelques techniques de forge supplémentaires. Les Bobangi qu'ils fréquentaient également leur vendaient-ils du fer téké? Ce fer se heurterait là au fer venu de Bétou et de Basankusu. L'étude de Mumbanza indique, comme pour les Tsaayi, un premier développement de la métallurgie au XVIII^e siècle suivi d'une période de grande activité à partir de 1850. On le voit l'histoire de la métallurgie double celle des échanges et des migrations (1).

Les grands pourvoyeurs officiels du royaume tio au XIX^e siècle étaient les Bobangi ; or ils ne se sont guère écartés des rives du Congo et, lorsqu'ils l'ont fait, ils se sont fondus dans les peuples existants comme les Ngege ou les Yans (d'origine téké) ou ils ont donné naissance à des entités nouvelles comme les Moye. Ils ont joué un rôle prépondérant dans la diffusion du fer pour toute cette région mais, du plus grand centre forgeron de cette partie de l'Afrique, on ne connaît encore que l'excellence des charbons due à la qualité des arbres employés (VANSINA, 1973, 273). Les Bobangi sont décrits dans le livre de J. VANSINA, d'après les récits tio, comme fabricants d'objets de fer, mais il serait vraisemblable de les considérer plutôt comme des revendeurs actifs qui dominaient la production des autres peuples forgerons en leur fournissant le métal nécessaire. La ligne de parcours des Bobangi le long du Congo apparaît l'axe central d'une région où le fer avait une importance majeure ; la région « couverte » par leur trafic ne recoupe pas toujours les pays où l'influence tio fut si grande avant le XVII^e siècle et cela indique une diversification de leurs sources de métal. Dans cette région, les arts du fer ne semblent pas avoir donné naissance à des courants commerciaux d'envergure. Les métallurgistes hungaan se déplacent d'est en ouest, entre Kwango et Kwilu, pour exercer leur art à la demande (au XIX^e siècle) ; ni eux ni les Pindi ne se sont imposés politiquement comme en témoigne leur morcellement bien visible sur les cartes de ce pays (VANSINA, 1965, 132 et NICOLAI, 1963, 272 et carte 4). Les premiers effets de la poussée bobangi vers le Pool mentionnés dans les textes datent de 1491 ou 1506 (VANSINA, 1973, 445). Les Hungaan ont quitté le pays tio avant cette période, mais les relations qu'ils ont eues avec les Tio n'ont donné naissance à aucun courant commercial durable allant du nord au sud puisque les Hungaan possédaient

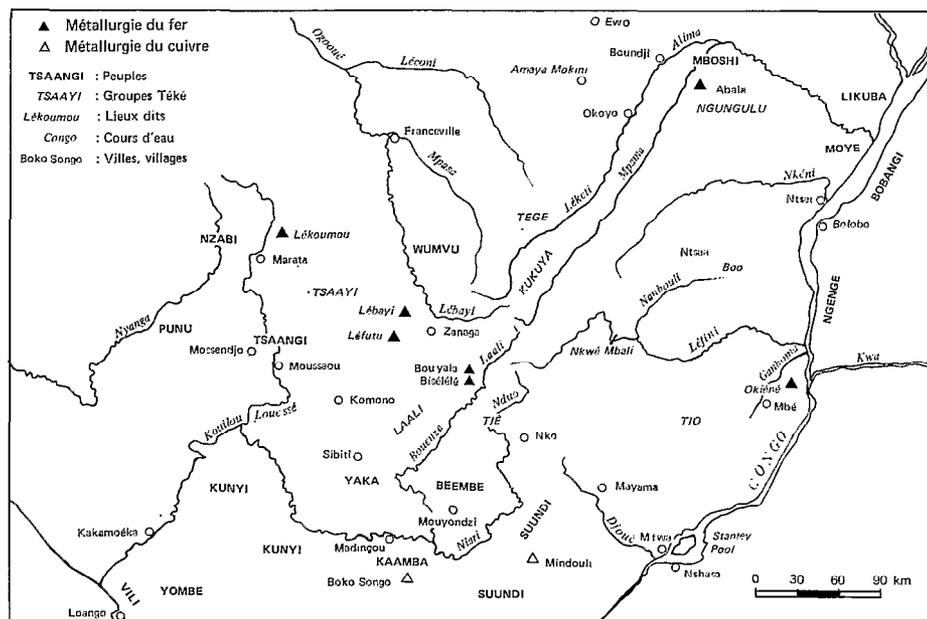
leurs propres sources de fer. Si une telle direction d'échanges a existé, pour d'autres produits, les Bobangi y ont rapidement substitué la leur, drainant dans leur orbite les Yans ou une partie d'entre eux à qui ils fournissaient le fer au XIX^e siècle (VANSINA, 1965, 132), consacrant ainsi la séparation géographique entre les migrations mongo qui résultaient elles aussi d'un mouvement complexe de fuite en avant et de recherche de fer et les migrations kuyu et mboshi. Sans trop se hasarder, on peut fixer la poussée mboshi sur la basse Alima vers le XV^e siècle (2). Cette date concorde avec les autres mouvements migratoires dans cette région et rend compte de la grande quantité de scories à Abala par l'ancienneté du contact entre Ngungulu et Mboshi, contact qui suscita peut-être une collaboration technique. La dispersion des Téké dans l'actuel Gabon pourrait être datée de la fin de la poussée mboshi sur la moyenne Alima et serait donc plus tardive. Nous verrons plus loin si d'autres éléments aboutissent à une datation, ou plutôt à une succession, plus précise.

Le fait que la richesse d'Abala soit due à la fois à la production et à l'échange est confirmé par le comportement du seigneur de Ntsaa, le premier du royaume tio à recevoir le *nkobi* et dont la boîte fut considérée comme la plus prestigieuse de toutes. Nza Mba est resté célèbre dans les mémoires tio par ses captures d'esclaves sur les confins de son territoire, par le développement durant son règne, de la culture et de l'exportation du tabac, par la production d'ivoire due au travail de ses chasseurs pygmées (VANSINA, 1973, 458), alors que le royaume tio était bien davantage courtier en ivoire que producteur. Ce développement de la production semble avoir été un mouvement limité dans l'espace et dans le temps. Nza Mba ne fit pas école ; l'ivoire vendu au Pool en 1880 ne venait pas des plateaux batéké où les éléphants étaient encore très nombreux dans les forêts-galeries. C'est d'ailleurs après la mort de Nza Mba que le souverain de Mbé conquiert le *nkobi*. L'introduction au sud de Ntsaa du nouveau symbole politique n'entraîna pas d'équilibre entre commerce et production semblable à celui qui fut temporairement réalisé par Nza Mba. L'indépendance économique, donc commerciale, de Ntsaa et de Boo par rapport à Mbé demeure forte ; elle est alors liée, comme nous le verrons à un transit de fer brut.

4. FIN DE LA MÉTALLURGIE A ABALA

Toutes ces investigations préliminaires me permettent à présent d'aborder une des questions principales de cet article : Quand et comment la métallurgie d'Abala disparut-elle ?

Plusieurs suppositions basées sur une raréfaction du minerai coexistent et s'étaient mutuellement.



Carte 2.

(1) Les réserves de fer latéritiques situées, écrit G. SAUTTER, « dans un horizon pédologique concrétionné qui affleure en bordure des talwegs » (1966, note de la p. 246) ont été épuisées ou sont devenues trop difficiles à exploiter.

(2) Les Mboshi, principaux clients des fonderies d'Abala, ont trouvé d'autres fournisseurs de fer. En effet, les Mboshi qui, selon mes réflexions ont franchi le Congo au xv^e siècle, ont un moment dominé toute la boucle de l'Alima, jusque vers la région actuellement tégé, entre Ewo et Okoyo, avant de se replier sur leurs positions actuelles (OBENGA, 1973, 69 et 1976, 54 à propos de la chefferie de Oyoo postérieure aux autres). Or Tégé et Kukuya localisent, entre Ewo et Okoyo, une colline surmontée d'un grand rocher plat, *Mé lo kima* (la pierre très dure) (BONNAFÉ, 1973, 101), point de départ de leur migration disent les Tégé les plus proches de Franceville, origine du héros Mubié qui réorganisa le pouvoir politique disent les Kukuya. Les traditions tio rapportent, comme je l'ai mentionné, que les Ngun-gulu obtinrent le premier *nkobi* d'un lieu situé au-delà d'Okoyo et le héros fondateur tsaayi,

Mukaga nga Kabela, traversant le haut Ogooué non loin de sa source, provenait du pays de Kuyi, situé vers la moyenne Alima, là où elle s'appelle Lékéti ce qui, sans nommer *Mé lo kima*, indique la direction où il se trouve. Ce petit sommet (716 m) situé sur la ligne de partage des eaux de l'Ogooué et du Congo marqua pendant quelques années un point de repère géodésique sur la frontière entre le Moyen Congo et le Gabon. L'homme qui en nota les coordonnées sur son carnet de route remarqua-t-il aussi l'oasis d'exubérance végétale qui, selon P. BONNAFÉ qui le tient des Kukuya, entoure la pierre très dure? ou, ignorant ces traditions orales et n'ayant donc pas les yeux de la foi, ne vit-il qu'une éminence commode dans un moutonnement de sables?

Les Mboshi qui s'avancèrent vers cet endroit ont pu être à l'origine de la dispersion de groupes Téké vers les affluents de l'Ogooué et de l'installation du héros tsaayi jusque dans la forêt des Monts du Chaillu vers les affluents de la rive gauche du haut Ogooué, là où, précisément, se trouvent les gisements de fer les plus importants de l'ensemble géo-politique ici examiné, Lébayi et Léfutu. D'après une tradition, Mukaga nga Kabela introduisit la métallurgie en

pays tsaayi. Cette indication intéressante dans sa ténuité permet de supposer que l'arrivée de Mukaga accompagna un mouvement de fer, minerai ou métal, ou minerai puis métal, vers la Lékéti dont on le dit originaire. Qui, dans cette direction, était demandeur de fer? Peut-être les Mboshi...

(3) Les pérégrinations du héros kukuya Mubié sur le plateau kuluya et au-delà vont apporter plus d'information sur cette question. Les faits recueillis par P. BONNAFÉ sur ce point sont succincts et apparemment contradictoires : « *A en croire les actuels Kukuya, c'est un petit-fils du héros Mubié qui aurait introduit l'art de la forge. Il l'aurait ramené de Ntsabi (ouest du plateau)* » (Histoire pré-coloniale, dactyl., p. 47). En comptant 30 ans par génération, la forge aurait été introduite chez les Kukuya au début du XIX^e siècle, ce qui est bien improbable. Un autre document recueilli par P. BONNAFÉ (notes de terrain aimablement communiquées) mentionne un certain Ngolo a Ngangoué qui serait allé apprendre la forge dans la terre Ntsabi, du côté de Bambama, chez un homonyme Ngolo a Mubié. La datation concorde avec le début du XIX^e siècle, les généalogies des descendants de Ngolo a Ngangoué aboutissent toutes à des forgerons vivants au moment du travail de terrain. Mais ces informations me paraissent aussi décrire une diffusion de la forge qui reproduirait, en inversant le lieu d'origine, la diffusion de la chefferie du ciel imposée par Mubié.

Si l'on en reste là, la liaison entre Mubié et un éventuel transit de fer brut à travers le plateau kukuya reste une hypothèse bien mince. Notons cependant, en faveur de cette supposition, l'ordre géographique de la diffusion de la chefferie du ciel : Mubié, venant de la moyenne Alima (là où elle s'appelle Lékéti) va quérir sa première légitimation dans la terre Mpira, celle qui est en relation directe avec le pays de Zanaga (ou Ntsabi), et au-delà avec les mines de Lébayi. Il s'installe ensuite à Akolo une terre du nord-est un peu plus proche d'Ewo que l'endroit par lequel il est entré sur le plateau. De son vivant, ses fils essaient sur le reste du pays kukuya. Une seconde diffusion des titres politiques qui date de ses petits-fils donne la pré-éminence à deux terres de l'ouest, voisines du pays tsaayi, Ongali et Ntsama. Ces petits-fils, à partir d'Ongali et de Ntsama, vont bientôt dominer sept terres sur les douze que compte le plateau kukuya. L'emprise politique résultant de relations avec les pays pourvoyeurs de fer apparaît ici nettement. C'est à cette même période qu'eut lieu une seconde distribution de symboles politiques, à partir de *Mé lo kima*, comme la première fois. Dans cette tradition kukuya, les Tio qui y participèrent aussi obtinrent le *nkobo* que l'émissaire kukuya ne put avoir pour les siens et qui est considéré comme le plus avantageux des symboles. Un autre petit-fils de

Mubié encore (un arrière petit-fils?), établi dans une terre mineure dépendant d'Ongali voulut aller chercher un *mpu* (symbole de la chefferie du ciel) à *Mé lo kima* comme l'avait fait son ancêtre ; il fut tué lors du voyage (BONNAFÉ, *Histoire du plateau kukuya*, dactyl.).

En inversant les trajets du fer et ceux des héros, comme je l'ai esquissé pour Mukaga nga Kabelá, il est possible de discerner deux directions successives d'un éventuel transit de ce métal. La première, caractérisée par la diffusion des *mpu* de *Mé lo kima* par Mubié liait le pays pourvoyeur, la terre Mbira, la terre de transit, Akolo, avec le pays receveur situé vers Ewo ; la terre Mbira étant la plus proche de cette région de Ntsabi où se trouvent les mines tsaayi. La partie sud-est du plateau kukuya qui est en relation avec les Tio est très tôt intéressée à ce transit, puisque ce sont les descendants de la première génération qui viennent s'y installer. La seconde orientation est postérieure à la première ; elle dénote une emprise totale des seigneurs du ciel sur les importations de fer tandis que les exportations semblent subordonnées à un développement politique du royaume tío. La relation préférentielle entre les Kukuya et le pays d'Ewo-Okoyo semble avoir été affaiblie lors de ce développement tío puisque les Kukuya n'ont pu réussir à obtenir à *Mé lo kima* le *nkobo* auquel ils avaient droit.

Dans ce contexte, l'histoire de Ngolo a Ngangoué témoigne d'un redémarrage du commerce de fer (probablement associé à la forge) deux générations après une première liaison avec Ntsabi. La fin des relations commerciales avec les gens d'Ewo-Okoyo ayant peut-être causé un arrêt de l'usage du fer et un oubli technique, la réorganisation ultérieure fut accompagnée d'une réorientation des échanges qui ne concernent plus, ou beaucoup moins, la région du nord-est mais se renforcent vers les Tio. Tout cela, bien que n'apprenant rien de certain sur l'origine du fer fondu à Abala, indique que les mines de fer de Lébayi jouèrent un rôle non négligeable dans l'histoire politique des Kukuya. Dans « Histoire pré-coloniale du plateau kukuya », P. BONNAFÉ souligne que beaucoup d'esclaves venaient de Ntsabi, de chez les Ngungulu et les Téké de l'Alima, signe d'une activité commerciale avec ces régions, activité surtout intense vers Ntsabi. Ces indices méritent considération.

(4) Les Bobangi arrivés sur les talons des Mboshi dans la basse Alima (ou même un peu avant ou, encore, simultanément), ayant étendu leur réseau de frères de sang à Ntsaa et Boo, ont court-circuité les Mboshi et les Ngungulu en captant la majeure partie du fer vendu par les Kukuya. Cette dernière supposition est presque une certitude. Après la conquête du *nkobi*, en effet, un seigneur qui vivait juste au sud

de la Léfini tenta de contrôler par la force une route commerciale qui reliait les Kukuya aux Bobangi de Ntsei ; il échoua (VANSINA, 1973, 458). Cette route demeura très fréquentée et l'un des produits transportés peu avant 1886 était justement le fer brut. E. Ponel assista à une transaction entre un Kukuya pourvoyeur de fer et un Bobangi (VANSINA, *op. cit.*, 225). Depuis quand date ce commerce ? Nza Mba, mort vers 1750, avait un frère de sang bobangi. La première moitié du XVIII^e siècle pourrait marquer à la fois l'apogée de la production d'Abala et les débuts de l'effritement du monopole ngungulu. Quel fut le volume de fer transporté par les Kukuya ? Nul ne peut l'apprécier. Il était suffisamment important pour que les Tio renoncent à la métallurgie vers cette période, recevant le fer à la fois des Kukuya et des Bobangi. Les Kukuya questionnés par P. BONNAFÉ se souviennent fort bien d'un transport abondant de masses-enclumes, *nzundu*, de Ntsabi vers Djamballa (notes de terrain). Ces outils déjà élaborés, si nombreux d'après leurs dires, devaient être utilisés, au-delà du pays tio comme matière première des forges.

5. POIDS DE LA MÉTALLURGIE DANS L'HISTOIRE ET DANS L'IDÉOLOGIE

Cette construction repose sur l'idée que les changements politiques sont liés à des modifications économiques intéressant une production-clef et qu'ils accompagnent ces modifications. Les traditions de tous ces groupes téké se rapportent à un même lieu d'origine, origine de héros métallurgistes ou liés à la diffusion du fer, point de dispersion de tout un peuple dans le cas des Téké qu'on trouve actuellement à l'est de Franceville, lieu d'origine du *nkobi*, cette boîte réservée aux chefs qui contenait des outils de fer nécessaires au forgeron et au métallurgiste. La localisation ne repose pas toujours sur un nom clairement cité. Selon H. DESCHAMPS, des Téké vivaient à *Amaya Mokini* ou « pierre résistante » près d'Ewo et d'Okoyo sur l'Alima (!) avant de se disperser sous la poussée mboshi (1962, 62). Ce point géodésique figurant sur l'Atlas colonial français (1929) s'appelle Mt Amaya Mokini. Chez les Tio, la localisation de *Mé lo kima* repose sur une appréciation tirée du lieu où l'information a été recueillie et de la direction indiquée à partir de là (VANSINA, 1973, note 16, p. 332). Il en est de même chez les Kukuya pour les pays souvent non cités mais situés au-delà des terres Mbira, Ongali et Ntsama (mines tsaayi) et pour ceux qui étaient au-delà d'Akolo (pays de l'Alima, ou Lékéti, et d'Ewo-Okoyo). Il ne s'agit pas là d'extrapolations hasardeuses mais d'interprétations rendues possibles par la familiarité acquise avec un ensemble géopolitique dans lequel une indication de direction équivalait à une localisation.

Chez les Tsaayi, toute question sur l'origine, historique et géographique, suscitait immédiatement un ample geste du bras indiquant l'est ; mais très peu d'informateurs surent préciser qu'il s'agissait du pays de Kuyi, près de la Lékéti.

L'ensemble géopolitique qui sert de cadre à cette reconstruction des diverses routes du fer est constitué par plusieurs groupes téké et par leurs voisins immédiats. Dans cet ensemble, selon les périodes, certains groupes apparaissent plus ou moins liés par une circulation plus ou moins intense de fer et ces variations en intensité et en positions ne peuvent manquer d'influencer les organisations politiques et les idéologies qui y sont rattachées. En cherchant à comprendre pourquoi la métallurgie d'Abala, sur laquelle on sait si peu de chose, avait disparu, j'ai obtenu des informations sur les régions voisines, parties du même ensemble. Depuis le XVIII^e siècle, une zone de minerai très riche (Lébayi) est reliée (plus directement qu'auparavant ?) à une zone de métallurgie (?) et de forge intensive, la partie du fleuve Congo sillonnée par les Bobangi où les populations font un grand usage d'objets de fer pour la dot, la monnaie, les outils, les armes, les symboles politiques et l'exportation. Que ces deux zones soient distantes de plus de 650 km et soient reliées par terre et par fleuve n'infirmes pas cette hypothèse. Le réseau du cuivre où les Tio avaient une importance prépondérante était encore beaucoup plus étendu, à cause, entre autres, de la plus grande rareté des mines. Cette route du fer mise en place au XVIII^e siècle (ou plus tôt ?) qui allait de Lébayi à l'embouchure de la Nkéné chez les Bobangi en passant par le plateau kukuya et les chefferies de Ntsaa et de Boo permet de comprendre pourquoi les Tio cessèrent la métallurgie du fer. Les origines géographiques de ce métal étaient diverses et les fournisseurs plus familiers (les Kukuya) et plus intéressés (les Bobangi) que les Ngungulu dont la supériorité politique transparait à travers l'histoire de la diffusion du *nkobi*.

Il reste à compléter les explications sur l'abandon de la métallurgie par les Tio car la diversification des sources de fer n'est pas une cause impérative. Ils n'utilisaient le fer, comme je l'ai dit, ni pour la monnaie ni pour la dot ou très peu. Une partie des objets de prestige des chefs était fabriquée chez les Kukuya ; l'autre venait depuis longtemps (depuis plus longtemps ?) des peuples du haut Congo et de l'Oubangui, via les Bobangi. Les outils en fer étaient nombreux mais peut-être peu intégrés à la vie quotidienne. Le chasseur emportait, outre des sagaies, des gourdins et des fourches de bois dur ; l'adoption unique (et précoce ?) de la machette européenne, outil de chasse, de défrichage et de culture, indique un équipement préalable qui n'était pas satisfaisant, mais des besoins, en fait, peu différenciés (VANSINA, 1973, 121). L'extension du commerce

a pour première conséquence une diminution de l'auto-suffisance et une dégradation des habiletés techniques. J. VANSINA le souligne à plusieurs reprises et il décrit très bien l'écartèlement du royaume tio entre les seigneurs du Pool et les maîtres de la terre. Dans les villages des plateaux où les forgerons continuent à transformer le fer venu du pays kukuya en outils de première nécessité, le déclin technique est moins prononcé. Mais ce n'est pas seulement le « retard » d'un arrière-pays par rapport à sa façade commerciale (1) ; c'est le conflit entre deux systèmes politiques et culturels et la supériorité idéologique accordée au système villageois permit au pays tio de conserver très longtemps une économie rudimentaire aussi refermée sur elle-même que possible. Pourtant le dilemme idéologique tio, n'est plus (au XIX^e siècle) la confrontation de deux systèmes possibles ; c'est la coexistence stérile de deux solutions imparfaites hantée par la tentation permanente du retour au système premier qui ne peut offrir qu'un piètre refuge puisqu'il est lui-même dégénéré. Le choc de la pénétration française, puis la colonisation, renforceront l'aspect défensif de l'idéologie et les villages du plateau, ancrés dans leur pauvreté, ne sont guère différents de ce qu'ils étaient en 1880, comme le remarque si bien J. VANSINA (1973, 470-493) ; ils ont seulement continué à évoluer vers un appauvrissement toujours plus accentué des techniques et une dépendance accrue envers un extérieur de plus en plus éloigné et de moins en moins maîtrisable.

Le refus du commerce, la crainte des relations extérieures, la force de l'idéal moral qui privilégie la paix, l'entente et la douceur font que le chef peut contrôler directement ses dépendants par la magie et la juridiction et non indirectement au moyen d'un procès de production quelconque. La structure politique téké, telle qu'on la saisit déjà au XVIII^e siècle dans le royaume tio, repose sur ce dilemme insoluble : qui possède les hommes (un groupe de descendance) ne peut aussi posséder la richesse. Les seigneurs du Pool possèdent la richesse née du commerce et non de la production, signe que leur opposition à l'idéologie villageoise s'inscrit dans la soumission globale à cette idéologie ; ils ne possèdent pas les hommes. Les maîtres de la terre refusent la richesse née de la production et de l'exportation qui les obligerait à dominer autrement les hommes. La production de fer en effet, contrairement à celle des pagnes de raphia qui repose sur un grand nombre de tisserands disséminés dans tout le pays, partout où pousse le palmier, est l'affaire de quelques personnes regroupées. Dès que la production dépasse une certaine quantité, il faut s'organiser pour faire du charbon, pour extraire le minerai, pour stocker les matières premières, pour transformer le minerai en fer brut, pour le purifier, pour lui donner une forme transpor-

table, pour l'exporter. Lorsque la fabrication du fer est orientée plus nettement vers l'exportation, il devient nécessaire d'inventer un mode de contrôle sur les hommes qui vise à augmenter les quantités produites et non à les restreindre, comme font les Téké pour les pagnes de raphia dont l'exportation fut pourtant intense à certaines périodes. Or, malgré une augmentation du commerce de fer, perceptible au XVIII^e siècle avec la conquête du *nkobi*, malgré l'importance accordée à la production, à la chasse et à l'agriculture par le seigneur de Ntsaa, c'est le modèle antérieur qui est resté dominant, sous une forme pourtant dégradée puisqu'il ne comporte plus du tout de métallurgie. Ce qui faisait la réputation des Téké chez les Kongo ; « *Batéké batéké nzundu* » « les Téké vendent les masses-enclumes » fut, au XVIII^e siècle, abandonné. La contradiction entre le pouvoir sur les hommes et le pouvoir sur la production ne put jamais être surmontée.

Cette explication est encore trop brève pour être satisfaisante ; elle concerne une mutation avortée située loin dans le temps et une société où je n'ai pas travaillé moi-même. Un autre exemple de cette contradiction, capable virtuellement de susciter des mutations politiques, plus proche historiquement, peut être donné à propos de la métallurgie tsaayi.

La métallurgie tsaayi

1. PRÉSENTATION

Chez les Téké-tsaayi, à l'ouest des plateaux batéké, sur les contreforts forestiers du massif du Chaillu, il existe trois zones métallifères : Lékoumou (2), aux frontières nord-ouest, Lébayi et Léfutu plus proches de la frontière orientale. Deux autres gisements de faible importance, au sud-est, à la frontière avec les Téké laali, Bouyala et Bisélélé, étaient exploités par les Laali et leurs voisins orientaux les Téké tié.

Depuis quand les Tsaayi exploitent-ils le fer dans cette région de forêt ? Quelle fut l'origine de cette migration si différente de celles qui essaimèrent, au XVI^e siècle et avant, dans des écologies semblables à celles du pays tio ? A-t-elle été suscitée par la recherche de fer ou par le désir de fuir des conditions d'existence devenues insupportables ? D'où viennent ceux qui sont devenus les Tsaayi ? des plateaux batéké ? de la moyenne Alima ? Il semble que toutes les causes et toutes les origines soient superposées. La principale tradition, celle à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, les dit originaires de la Lékéti, nom de la moyenne Alima, du pays de Kuyi, à présent disparu (M. C. DUPRÉ, 1973). Le héros fondateur qui franchit le haut Ogooué distribua le terroir à ses filles et à ses fils. Mukaga nga Kabela :

« Mukaga le maître du partage » enseigna la métallurgie et l'art fondamental téké, le tissage de la feuille de palmier-raphia émincée en lanières de 60 à 90 cm de long. D'autres migrations suivirent qui n'ont point chez les Tsaayi les honneurs du mythe mais ceux de l'histoire ; un flot plus ou moins continu de Téké venant du royaume tio et fuyant la traite active dès 1530, se mêla aux premiers arrivés. Certains informateurs parlent encore de populations pré-existantes, peu nombreuses et dispersées que les descendants de Mukaga durent vaincre puis asservir. Enfin les Pygmées que les Tsaayi localisent, dans les débuts, au sud du pays, demeurent un groupe distinct. Le peuplement, s'il est au moins contemporain sinon antérieur au début de la traite, fut lent et l'expansion malaisée. Au début du XIX^e siècle, le troisième centre métallurgique, le mont Lékoumou, fut exploité par le métallurge Ngwaka Banzuru qui alla ensuite s'établir en retrait du gisement vers 1840. (M. C. DUPRÉ, 1972, 51). Lorsque les Nzabi commencent à descendre la Louessé, vers 1870, les Tsaayi en ont atteint la rive gauche depuis le début du siècle, à deux cents kilomètres à peine de l'endroit où ils ont pris corps. On peut supposer que le peuplement se maintint très dense autour de Lébayi et de Léfutu, comme en témoignent les grandes savanes qui trouent la forêt à cet endroit. On peut supposer aussi que les Tsaayi, après avoir défriché une savane assez grande, hésitèrent longtemps à s'enfoncer plus avant dans la forêt, dans ce milieu si inhospitalier pour eux où, plus de quatre cents ans après leur arrivée, ils sont toujours aussi mal à l'aise (1).

Quand commença l'exploitation du fer? sur ce point, les traditions orales sont muettes, les témoignages européens guère plus explicites et même contradictoires. Vers 1580, selon LOPEZ repris par PIGAFETTA, à Loango, on recherche beaucoup le fer et une pointe d'éléphant est échangée contre « *n'importe quel clou de navire* » (BAL, 1963, 65) (2). Vingt ans plus tard, A. BATTELL signale une abondance de fer dans une province du royaume de Loango (BATTELL, 1901, 52) et c'est la seule mention de fer dans ses mémoires. Ces deux informations se contredisent, à moins de supposer que la métallurgie et la diffusion du fer ne commencèrent qu'entre 1580 et 1600, ce qui est absurde.

2. LE FER TSAAYI À TRAVERS L'HISTOIRE DE LOANGO ET DE KONGO

Il est ici nécessaire de rappeler que Lopez vécut de 1579 à 1583 à Saõ Salvador et non à Loango, alors que Battell était un marin habitué à la côte de Loango. Dans la province de Nsundi, Lopez remarque que les forgerons recherchent beaucoup le fer et il est possible de supposer qu'ils auraient certainement

accepté les clous de navire, comme la ferraille que les Portugais leur ont vendue de bonne heure. Les clous de navire étant relativement petits, puisque les plus grands pesaient 240 grammes, il devait bien y avoir une réelle pénurie de fer à Loango en 1580. Mais s'agissait-il d'une pénurie occasionnelle ou permanente? Et le Loango dont il parle désigne-t-il le royaume de Loango et dont le roi portait le titre de « maître de l'enclume » ou la côte de Loango qui s'étendait du cap Sainte-Catherine au sud de l'embouchure de l'Ogooué jusqu'à celle du Zaïre? Dans la zone nord de cette côte, le fer était en effet rare, du moins selon les témoignages du XIX^e siècle.

En admettant que Lopez décrive une pénurie occasionnelle du royaume de Loango (et ne cherche pas à affirmer l'écrasante supériorité technique du Portugal), on peut chercher quels furent dans l'arrière-pays du Loango, les mouvements de populations remarquables à la même période. On ne parle que des Jaga. Examinons un peu les informations les plus récentes qui ont été données à leur sujet. Jusqu'à l'article de J. C. MILLER en 1973, on attribuait à la poussée jaga sur la rive droite du Congo la création de deux groupes dont le nom semblait dériver du mot jaga : les Bahangala liés à la métallurgie du cuivre et du plomb à Mindouli et les Yaa, appelés Yaka par l'administration coloniale, liés également à l'ancienne métallurgie du fer chez les Tsaayi (3). Il y eut aussi, entre Congo et Niari, des Yaka mentionnés comme producteurs de fer par K. LAMAN et associés pour cela aux Vili (LAMAN, 1953, 122). Depuis que J. C. MILLER s'est livré à une subtile et convaincante analyse de textes, voilà ces constructions compromises. Mais cette même analyse permet aussi d'envisager une désorganisation très fréquente de la région nord de Nsundi par où passait une route de traite dont l'importance est attestée dès le dernier quart du XVI^e siècle. La pénurie répétée de fer à Nsundi et dans le royaume de Kongo et celle, totale, à Loango -- toutes deux rapportées par Lopez -- pourraient résulter des mêmes événements : les turbulences occasionnées dans le nord de Nsundi par le développement de la liaison commerciale entre le Pool et Loango. Les Téké qui ont attaqué le royaume de Kongo par deux fois, en 1491 et en 1505, ont pu aussi s'opposer au monopole que les Vili entendaient s'attribuer sur cette route et qu'ils finirent d'ailleurs par obtenir. Dans cette région, en outre, Téké et Nsundi devaient déjà être en compétition à propos des mines de cuivre. Maintenant que les Téké ont abandonné les mines de cuivre, comme les Ngungulu le site métallurgique d'Abala, on est tenté de supposer un effacement progressif et sans luttes. Or ce ne fut pas le cas à Abala et on trouvait encore des Téké mêlés aux Suundi et exploitant le cuivre ensemble en 1896 (SORET, 1959, 22), quand ils ne sont pas mentionnés comme seuls habitants et

propriétaires de Mindouli (MAISTRE, 1895, 14; MARTIN, ROUBAUD, LEBOEUF, 1909).

De tout cela il demeure que le mot jaga et ses dérivés est presque toujours lié à la guerre ou à l'escarmouche d'une part, à l'exploitation minière, à l'activité métallurgique ou au commerce du fer d'autre part. Les traditions orales recueillies par K. LAMAN au nord du Congo, à l'est du Mayombé, décrivent les Yaka comme un peuple forgeron et métallurgiste : « *Il est évident, d'après les scories abandonnées, que le minerai de fer fut fondu en divers endroits du pays. Ce travail semble avoir été fait en grande partie par les Yaka et les Vili qui érigeaient de-ci de-là des abris, fondaient et travaillaient le minerai appelé makongo, des pierres anguleuses qui contenaient du fer. Après que les Yaka et les Vili aient été chassés du pays, il semble que les gens aient acheté leur fer via Manyanga ou d'autres marchés, aux Téké en dernière analyse* » (LAMAN, 1953, 122) (1).

Pendant la période de transition à laquelle j'ai fait allusion plus haut, les Vili se sont trouvés dépourvus de fer, réduits à échanger une dent d'éléphant contre un clou de navire. La tradition recueillie par K. LAMAN montre les Vili alliés aux Yaka pour la transformation du fer, mais il n'en n'a probablement pas été ainsi au début et les Yaka (guerriers par dénomination) ont pu se montrer des alliés inconstants. Ils ont pu, notamment, désorganiser l'approvisionnement en fer de Loango, soit en pillant les porteurs des caravanes comme ils ont continué à le faire au siècle suivant comme le rapporte DAPPER, soit en empêchant les Vili de se rendre là où le minerai était accessible. Cette hostilité latente entre Vili et Yaka fut transformée, vers 1620, en une alliance militaire temporaire pour détruire le petit royaume de Bungu qui, en 1532, faisait partie du royaume de Kongo, et qui devait gêner les Vili dans leur commerce de plus en plus actif vers le Pool. Si l'on accepte complètement les informations de K. Laman qui sont encore les seules dont nous disposons pour cette région, les Vili continuèrent à venir fondre le minerai de fer jusqu'à ce que la poussée suundi, formée d'immigrants non métallurgistes, les chassât du pays, ceci, probablement, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (M. C. DUPRÉ, 1973).

L'information de A. BATTELL se rapporte précisément à la province de Bongo dont il dit qu'elle recèle en abondance du fer et des tissus de raphia, des défenses d'éléphant et des céréales. Mais où est située cette province d'où partit le premier roi de Kongo, roi métallurge, rappelons-le? Peut-être sur les mines de Boko-Songo dont le minerai de cuivre est sous des « chapeaux de fer » (voir p. 218, note (1) p. 198). Les Tsaayi appellent le cuivre « l'enfant du fer », comme si la métallurgie du fer avait donné naissance à celle du cuivre. BATTELL ne parle pas de cuivre et mentionne

en revanche les tissus de raphia que les Portugais achetaient depuis le XVI^e siècle à Loango pour l'introduire dans le royaume de Kongo et en dévaluer la monnaie. Il précise que cette province de Bongo jouxte « le Mococho dont le grand Angeca est le souverain » (1901, 52). On reconnaît ici le royaume téké, appelé Anzique par le premier chroniqueur et dont le souverain est le Makoko, ou le Miccoco comme on disait aussi au XVIII^e siècle. Le sens est inversé mais les termes sont les mêmes. On reconnaît également les produits, énumérés par FIGAFETTA et LOPEZ, introduits au royaume de Kongo par la province de Nsundi également voisine du pays téké.

DAPPER rapporte que les Kongo partaient chaque année quelques mois à Nsundi pour y extraire et y fondre du cuivre et qu'ils rapportaient aussi quelques défenses. Toujours selon DAPPER, les Vili faisaient de même mais ne rapportaient pas de défenses. Nsundi et Bongo (puisque je suppose que les Vili allaient à Bongo, plus proche) occupent, par rapport au royaume de Kongo et à celui de Loango, des positions identiques. Ces deux provinces fournissaient du cuivre et servaient de relais à d'autres produits dont certains pouvaient aussi être obtenus sur place, comme le fer et le raphia. D'ailleurs, outre le fer de Boko-Songo, le pays du cuivre, au nord de Mindouli, recèle des restes très nombreux de fourneaux de petite taille construits au-dessus du sol, ainsi que des scories de fer. Nsundi et Bongo sont au XVI^e et au XVII^e siècles des lieux de production et de diffusion de cuivre, de fer et de raphia. Nsundi apparaît en outre reliée à une région riche en ivoire et c'est Bongo qui alimente Loango en ivoire. Le navigateur hollandais, Van den Broecké, au cours de deux voyages sur la côte du Loango, en 1603-06 et en 1607-09, vend du fer : les 40 barres qu'il écoule entre Mayumba et Soyo au cours du premier voyage pèsent 1.000 livres. Pendant le second voyage des métaux plus diversifiés sont vendus à Loango où il se fixe, fer, cuivre, étain. En revanche ses rapports sur son troisième voyage signalent qu'il achète beaucoup d'ivoire en dix-huit mois de séjour à Loango mais ne parlent plus de fer (en 1069-11) (résumé par REYNARD, 1957). On peut interpréter cette évolution de la façon suivante : le premier voyage sur toute la côte révéla un besoin général de fer, connu probablement par des informations prises antérieurement ainsi que l'importance commerciale de Loango. Le second voyage tente encore de tester, non plus les lieux, mais l'utilité de différents métaux pour les achats d'ivoire. Le troisième se concentre sur la principale production et néglige les à-côtés. Peut-être aussi que les Vili n'avaient plus besoin de fer d'Europe, obtenant leur ivoire en même temps que le fer.

Au milieu du XVII^e siècle (la compilation de

DAPPER se rapporte à cette période), les Jaga sont installés dans la vallée du Niari. D'une part ils pillent les caravanes vili qui se rendent au Pumbu, d'autre part ils vendent de l'ivoire venant de Bokkemeale et fournissent au roi de Loango les membres de sa garde personnelle. C'est encore DAPPER qui signale que les Vili exportent du fer en Europe (1). Sur une carte de 1732, établie d'après les indications de DAPPER, Bokkemeale est situé quelque part au nord de Sibiti (du futur Sibiti) ; il est proche de la région habitée par les Baké-Baké « homme de petite taille qui s'occupent à chasser les éléphants et qu'on dit sujets du Miccoco » écrit J. B. d'ANVILLE sur sa carte (RANDLES, 1966, 174, et cartes p. 108, 109). Le mot baké-baké existe toujours chez les Téké du haut Niari où il désigne à présent les petits enfants. E. ANDERSSON le signale, avec le même sens, chez les Téké laali de Sibiti.

De toutes ces informations on peut retenir qu'aux XVI^e et XVII^e siècles ce sont les mêmes produits et les mêmes trajets qui sont en cause. Mais, au XVI^e, on ne connaît que la province d'où ils viennent, Nsundi et Bongo, alors qu'au XVII^e siècle l'origine de l'ivoire est située à Bokkemeale et que le fer, toujours selon Dapper, provient de régions fort éloignées (RANDLES, 174, note 6). Il est certain que Nsundi et Bongo furent des zones de production de fer ; il est non moins certain que l'extension du commerce d'ivoire vers les forêts des pays tsaayi et laali se doubla d'un développement du commerce de fer. Au-delà des zones soumises aux Jaga se situent précisément les gisements de Lébayi et de Léfutu, ainsi que ceux de la haute Louessé qui n'étaient alors exploités ni par les Nzabi, ni par les Tsaayi (2). Au XX^e siècle encore, ce sont les Yaka de Sibiti qui diffusent le fer téké dans la vallée du Niari, chez les Kunyi en particulier. En 1961, à Banana, les Woyo travaillaient du fer fabriqué par les Téké (communication de J. LAGERGREN, conservateur au Musée d'Ethnographie de Göteborg), et K. LAMAN affirme que c'est, en dernière analyse, du fer téké qui alimente le marché de Manyanga vers 1910.

Au XVII^e siècle la vallée du Niari cesse d'être totalement aux mains des Téké ; il semble qu'elle n'ait été jusque-là que très faiblement peuplée. Les Jaga la sillonnent, ainsi que les Vili. De plus, la destruction du royaume de Bungu (alias province de Bongo) témoigne d'une emprise accrue, à la fois économique et politique du royaume de Loango sur ces zones, malgré l'hostilité intermittente de leurs alliés jaga. C'est durant cette période qui voit aussi l'effondrement du royaume de Kongo, attaqué peu avant la bataille d'Ambuila (1665) par des mercenaires, *majaka*, du Prince de Nsundi, que les Vili étendent le plus leur réseau commercial, allant de Saõ Salvador (1640) à Matamba (1683) et jusqu'à l'est de Cassange (1730) (RANDLES, 1968). La poussée

suundi sur les mines de Mindouli et le début du recul politique téké, qui n'était pas terminé à la fin du XIX^e siècle, dateraient de cette période. L'emprise vili s'exerce alors sur une population de plus en plus nombreuse. Cependant, depuis le XVIII^e siècle, le commerce téké du cuivre est orienté surtout vers le Kasai et la cuvette congolaise où d'importants mouvements de peuples ont lieu (VANSINA, 1962, 381). Ceci suppose un partage au moins tacite des influences vili, jaga, téké et nsundi, ou suundi selon les dates, dans la vallée du Niari. Le pays de Bokkemeale marque ainsi les limites du commerce des Jaga qui s'approvisionnent chez les Téké (Laali et Tsaayi) comme ils continueront à le faire jusqu'au début du XX^e siècle (A. BASTIAN, 1874). DAPPER signale l'importance des produits de la chasse, défenses et poils d'éléphants (dont on n'indique pas l'usage mais qui étaient recherchés en Europe (3)). La dispersion des Vili et des Yaka, mentionnée par K. LAMAN, sous la poussée suundi, a eu pour conséquence l'abandon de la métallurgie du fer, fer latéritique et minerais de Boko-Songo, puisque les Suundi n'étaient pas métallurgistes et que les Yaa de Sibiti pouvaient fournir du fer en quantités suffisantes.

3. LES YAA, COURTIERS DES TSAAYI

Pour en revenir au fer exporté par les Vili, il faut souligner que toutes les informations sur ce métal ont en commun de ne pas citer le lieu de production ou de le mentionner très vaguement : on manque de fer à Loango, on le recherche dans le Nsundi, il y en a une grande abondance dans une province du Loango, il provient de mines fort éloignées, il est fondu dans des abris érigés de-ci de-là, sur des plateaux ventés. Ceci s'accorde très bien avec l'attitude du roi de Kongo et de ses sujets envers les Portugais. Le même refus, la même difficulté pour obtenir des informations sur le fer persiste jusqu'à présent. Ce mutisme est d'ailleurs bien marqué dans tous les groupes téké, tsaayi, laali et kukuya, où les transactions sur le fer devaient être tenues d'autant plus secrètes qu'elles étaient plus importantes pour le système politique. Je donnerai deux exemples de cette difficulté inhérente à toute enquête sur le fer : un Kukuya vivant à Brazzaville désigne la direction de Lébayi, c'est-à-dire l'ouest du plateau, sous le nom d'Asi Lali, le pays laali. Au début du XX^e siècle, en effet, les Laali dominaient la région de Zanaga (TRÉZENEM, 1938). Une autre tentative, toujours à Brazzaville mais auprès de gens qui m'avaient été recommandés pour leur savoir, se solda par un échec : le fer de Zanaga venait, me dit-on, de Kakamoéka, sur la côte et n'avait été en fin de compte que du fer européen.

Que conclure de ces maigres informations et de ces opinions diverses ? Le peu d'intérêt accordé au

fer par les Européens joint à sa grande importance politique chez les peuples congolais est responsable de la pauvreté et de la mauvaise qualité des renseignements obtenus aux siècles passés et encore à présent. Une certaine continuité se dessine entre les guerriers jaga, les métallurgistes yaka et les distributeurs de fer yaa. On ne saura jamais comment des paysans sporadiquement révoltés, ou des mercenaires, ont pu devenir un peuple reconnu, au territoire défini, possesseur d'un monopole sur le commerce du fer. Tout au plus peut-on noter que s'exprime à travers leurs actes une opposition au commerce de traite, avide de produits « bruts », ivoire, esclaves, aujourd'hui minerais, et un lien avec la production métallurgique. Une tradition orale que j'ai recueillie à Komono nous apprend que les Yaa habitaient autrefois plus près de Léfutu et qu'ils se sont repliés vers le sud, vers Sibiti, à la fin du XIX^e siècle. Les Kunyi, par ailleurs amnésiques dès qu'on leur parle du cuivre qu'ils savaient fondre, n'ont pas oublié que c'étaient les Yaa et non les Téké qui leur apportaient du fer téké.

Le rôle des Yaa comme fournisseurs de fer, déjà attesté au XVIII^e siècle a connu d'amples développements au XVIII^e et au XIX^e siècles lorsque la vallée du Niari s'est peuplée de façon accélérée d'émigrants venus de la rive sud du Congo. Le nombre croissant d'habitants ne résulte pas d'une explosion démographique mais de grands déplacements qui suivaient les routes de traite ouvertes par les Vili aux XVII^e et XVIII^e siècles sur les limites est du royaume de Kongo. Il est probable que ces nouveaux arrivés, auxquels se mêlèrent selon les périodes des esclaves venus du pays téké et d'au-delà, se diversifièrent alors en Suundi, Doondo, Kaamba, Kunyi et Beembé. Il est tout aussi probable qu'ils vinrent renforcer des groupes pré-existants. La naissance du groupe beembé au XIX^e siècle est bien décrite par G. DUPRÉ (1975 et 1981). Les Kunyi lient également leur développement à un arrêt provisoire de la traite des esclaves vers la côte (M. C. DUPRÉ, 1973) et ils étaient encore en pleine expansion vers le nord à la fin du XIX^e siècle. En se déplaçant vers le sud, les Yaa cherchaient à mieux contrôler les exportations accrues d'ivoire, d'esclaves et de caoutchouc. Ils continuaient en tous cas à contrôler les exportations de fer tsaayi, comme nous l'apprend P. GUSSELDT : en remontant le Kouilou en 1876, il arriva chez les Kunyi et remarqua qu'ils portaient tous aux bras et aux chevilles des anneaux de fer qui provenaient du pays tshintesche (1879, 126), orthographe pour téké créée par A. BASTIAN en 1874. Or BASTIAN avait appris sur la côte de Loango que tout le pays téké (ici surtout les Téké de l'ouest, Tsaayi et Laali) débouchait chez les Yaa et uniquement chez eux (M. C. DUPRÉ, 1973).

4. INDICES DE MÉTALLURGIE DU FER ENTRE CONGO ET NIARI

Les mines de Léfutu fournissaient-elles toute la vallée du Niari et toute la rive droite du Congo ? Il semble qu'une zone de métallurgie de fer ait persisté, proche du Mayombé et de l'actuel Cabinda et vers Boko Songo. L. VAN DE VELDE, agent de l'A.I.A. (Association Internationale Africaine créée en 1876 à Bruxelles pour servir de paravent humanitaire et scientifique aux menées impériales de Léopold II) dans la boucle du Niari écrit : « *les Ba-Kamba et les Ba-Sundi savent extraire et travailler le cuivre et le fer* » (1886, 395). Il décrit aussi la sœur du roi du Mayombé qui lui rendit visite alors qu'il logeait à Kitabi : « *Tout son costume se composait d'une armure de bracelets aux jambes et aux bras, et d'un tout petit pagne frangé de perles [...]. Elles [les suivantes] passaient la porte, se mettaient à genoux et les mains à terre marchaient en faisant tinter leurs anneaux* » (op. cit., 384). Fer et cuivre, la parure comporte alors plusieurs kilos de métal. Au tournant du siècle le silence se fait sur la métallurgie du fer. K. LAMAN ne recueille que des informations concernant le XVIII^e siècle et la mention d'une origine septentrionale indiquerait que le fer était vendu par les Yaa ou même directement par des Téké. Ce fer était transformé par les habitants de Manyanga et expédié vers le Pool. Voici ce que décrit H. M. STANLEY vers 1880 : « *Des caravanes arrivant de la côte et se dirigeant vers le Stanley Pool s'y arrêtaient pour y échanger leurs draps et leurs perles contre des tonnes de pain de cassave et de légumes et des quantités d'objets en cuivre et en fil de fer appropriés au goût des peuplades du Haut Congo* » (1886, 189). Or, pour cette période, je ne possède guère de témoignages sur une industrie métallurgique du fer sur la rive droite du Congo. L'affirmation de VAN DE VELDE reste unique. En 1882, entre Madingou et Boma, P. DE BRAZZA, bien qu'il note à plusieurs reprises l'existence de minerai de cuivre et celle d'ateliers de fonte, ne voit aucune trace de fer. Chez les Kaamba, il remarque même du cuivre et du plomb mis à sécher au soleil, avant la fonte ; mais les gens s'empressent de faire disparaître ce minerai avant qu'il puisse hasarder une question (BRUNSCHWIG, 1966, 224). C'est du pays téké que vient la seule indication d'une métallurgie, bien modeste, du fer. Entre le haut Djoué et le haut Niari, J. CHOLET observe un atelier où le fer fondu est ensuite transformé en sortes de clous qui agrémentent les coiffures (1887, lettre). Ces ateliers ne traitent que de petites quantités de minerai et P. DE BRAZZA, cinq ans auparavant, ne décrivait pas des fourneaux, mais des forges identiques à celles des simples forgerons. Il confirmait également la circulation du minerai de cuivre puisqu'il en avait vu dès la rive nord du Niari, loin des

mines. Vers 1910, selon mes informations, les Tié allaient extraire du minerai de fer dans une petite mine laali et le transformaient ensuite en métal, dans une forge, de retour chez eux. Ce mode d'exploitation des minerais permet de traiter des quantités suffisantes pour un village et ses alentours, mais il apparaît peu « rentable » pour une exportation soutenue (1).

Dans ces conditions, comment était alimentée l'industrie de transformation de Manyanga? J. VANSINA parle du fer vendu par les Kukuya comme étant des lingots en forme de bâton (1973, 272) et L. GUIRAL parle de cylindres de fer vendus par les Aombos (Wumbu) aux Tégé (1889, 161); mais il complète l'information en parlant de « gros clous » qui sont alors très vraisemblablement les petites masses typiques des peuples non téké du haut Ogooué, voisins des Tégé qui s'infiltrèrent chez les Tsaayi à la fin du XIX^e siècle. Mais J. VANSINA ne parle que de cylindres et K. LAMAN précise que le fer était stocké chez les Suundi sous la forme de cylindres appelés *milambala*, « qui étaient fins à une extrémité et plus épais à l'autre. Sept à neuf bâtons étaient vendus en un seul paquet (kuta). On pouvait aussi acheter des *binkinga*. Ils n'étaient pas plus longs qu'un doigt mais ils étaient très larges à une extrémité. Dix barres de cette sorte étaient appelés *bibata* et pouvaient être transformés en une houe » (1953, 124) (2). Cette description ne correspond plus aux pièces dotales des peuples de l'Ogooué et en outre elle se rapporte à un système ancien. Le fer produit par les mines de Lébayi et de Léfutu a-t-il, à partir de la fin du XVIII^e siècle, remplacé le fer fondu localement dans la vallée du Niari? Le développement du peuplement et des échanges a-t-il causé la ruine des industries pré-existantes? Le fer tsaayi s'est-il substitué au fer yaka, nsundi et vili; s'est-il ajouté à celui-ci pour satisfaire des besoins accrus? Comme dans le cas de la vallée du Congo et de l'Oubangui, il ne s'agit pas de supposer une exclusivité du fer téké mais une augmentation de sa diffusion, et donc de sa production. Les fouilles menées par l'Université Marien Ngouabi sur les ateliers proches de Mindouli devraient fournir des informations considérables. Chez les Tsaayi, peut-on observer, au cours du XIX^e siècle, des modifications qui seraient liées à un accroissement de la métallurgie? Y eut-il un changement politique orienté vers une emprise plus forte sur les productions, spécialement sur celle du fer? J'ai trouvé, en effet des traces d'une tentative de cette sorte. Des chefs essayèrent d'imposer leur descendance sous le nom de Téké nzinéké. Mais avant d'étudier cette mutation, il me faut décrire la production métallurgique tsaayi.

5. MÉTALLURGIE TSAAYI ET INDUSTRIES DE TRANSFORMATION POUR L'EXPORTATION

La technique a été décrite par l'arrière petit-neveu de Ngwaka Banzuru (Ngwaka des fourneaux) qui

avait été le premier et le dernier fondeur installé sur le mont Lékoumou au début du XIX^e siècle. Dans le petit village de Marata Batéké, à présent minuscule et inséré au milieu d'une terre nzabi, le souvenir de la métallurgie a été conservé avec une grande précision. Cela contraste d'autant plus avec la perte de mémoire qui semble générale dans les autres villages tsaayi, dès qu'il s'agit de production ou de commerce du fer. Puo Kiri, mon informateur, né vers 1895, fut emmené lorsqu'il était enfant sur les anciens lieux de métallurgie par le petit-neveu de Ngwaka Banzuru qui lui décrivit la technique et le pria instamment de ne plus l'oublier. En voici un résumé succinct : dans un trou circulaire creusé sous un hangar un peu à l'écart du village, on entassait des couches successives de minerai concassé et de charbon de bois. La fonte durait une journée entière (voir note 4, p. 213) et le feu était activé par deux tuyères d'argile qui pénétraient dans le fourneau à deux profondeurs différentes et sous deux angles différents. Une description plus succincte encore mais identique a été donnée non loin de Léfutu par un informateur également exemplaire, le dernier représentant de la chefferie nzinéké (3).

Les boules de fer brut ainsi obtenues étaient beaucoup plus grosses que celles des Nzabi qui pesaient de 6 à 8 kg et dont il restait encore quelques exemplaires en 1967 (G. DUPRÉ, 1972). Il ne reste rien de la production tsaayi qui est par conséquent difficilement évaluable. Je vais cependant m'y risquer. Autour du mont Lékoumou, les fourneaux, bien qu'abandonnés depuis peut-être un siècle, paraissent plus vastes et plus profonds que ceux des Nzabi délaissés en 1913. Des fouilles systématiques pourraient enrichir cette maigre indication. Selon Puo Kiri, chaque boule obtenue pouvait être partagée en 20 gros morceaux dont chacun pouvait être échangé, chez les Nzabi, contre un bouc. Or, chez ces derniers, chaque boule résultant d'une opération de fonte valait un bouc. Par ailleurs, un bouc valait chez les Tsaayi 6 pagnes de 12 morceaux de raphia tissé; une fraction de boule, plus grosse que celle vendue aux Nzabi, précise-t-on, valait de 6 à 10 pagnes. La boule tsaayi n'est donc pas équivalente à 20 boules nzabi, soit 120 kg mais, si l'on accorde ce taux d'échange avec les paroles de Puo Kiri, à moins de 10 boules nzabi, soit 50 à 60 kg. Si l'on déduit encore l'augmentation de volume due à l'orgueil tsaayi face aux Nzabi tard venus et à l'embellissement du passé perdu, on peut diminuer encore l'estimation de Puo Kiri et descendre jusqu'aux environs de 20 kg (4). La différence était cependant importante et ne peut s'expliquer que par le fait que les Nzabi dont il est ici question ont appris la métallurgie auprès des Tsaayi. Les Nzabi, en effet, ne sont pas un groupe monolithique et une fraction d'entre eux, les Nzébi, écartés de la métallurgie par les Tsengi qui entendaient conserver leur

monopole, profitèrent de leur migration vers le sud pour s'émanciper économiquement grâce aux Tsaayi (G. DUPRÉ, 1972, 654). Une information concernant le fer produit à Léfutu souligne qu'un homme ne pouvait transporter qu'une seule de ces boules sur une grande distance (un jour de marche), ce qui leur donne un poids respectable de 25 à 30 kg, et confirme les indications de Puo Kiri. En 1913, le prix du transport d'une charge de 27 kg (de caoutchouc) de Mossendjo à Kakamoéka sur l'embouchure du Kouilou était de 8,50 F. (Rapport sur la Compagnie concessionnaire Ongomo, archives de Mossendjo). A Lébayi et à Léfutu, on se souvient que les boules étaient fragmentées et que chaque morceau, selon sa taille, était échangé contre un pagne quadrillé de grande valeur, deux pagnes de douze morceaux (ce qui concorde avec les indications données vers le mont Lékoumou), un pagne, deux poulets, puis un poulet. Les plus petits éclats étaient, à Lékoumou, ramassés par les apprentis qui avaient actionné les soufflets pendant la fonte.

Le commerce de fer brut se faisait dans des directions bien précises. Outre la clientèle tsaayi, les principaux acheteurs étrangers étaient les Kukuya et les Yaa. A Kakamoéka, j'ai vu en 1966 chez les Yombé qui le conservaient précieusement, un morceau de fer plat et lisse de 25 × 12 × 5 centimètres qui venait, m'a-t-on affirmé de chez les Téké. Les Tsaayi en effet n'exportaient pas les boules ni leurs fragments mais du fer travaillé en « plaquettes » dont j'ai recueilli plusieurs descriptions : à Mossendjo, au sud-ouest du pays tsaayi, ces plaquettes auraient été obtenues en coulant du métal dans un trou creusé à même le sol (technique du moule en sable?) et en le découpant ensuite à la hache. Non loin de là, vers l'est, à Moussaou, on m'a parlé de morceaux de rail ; il est vrai que l'interprète avait participé à la construction du chemin de fer COMILOG qui évacue le manganèse gabonais vers le Congo-Océan. Mention de plaquettes a aussi été faite à Zanaga, au nord-est, carrefour important dans les échanges avec les Kukuya, et au sud-est, loin du pays tsaayi, chez les Tié, par un forgeron autrefois métallurge qui prétend lui aussi qu'il était possible de couler dans un moule creusé à même le sol de petites réserves de fer capables d'être transformées en une ou deux haches (1). A Sibiti, un ancien esclave des Tsaayi mentionne l'existence de petits morceaux de métal plat. Dans tous les cas, ces morceaux sont appelés du nom générique du fer : *siali*, *tsiali*, *tsélé*, *tsiélé*. Leur fabrication devait être localisée sur les frontières du pays tsaayi car, sur les lieux de production métallurgique, ils n'ont pu être décrits et le mot *tsélé* ne désigne là que du fer sans scories mais sans forme définie. La boule de fer porte le même nom dans tout le pays, *gèbuono*.

L'exportation du fer semble ainsi avoir créé une

division du travail entre centres miniers et métallurgiques et relais périphériques. Mais la mémoire tsaayi est faible et la production de plaquettes, bien qu'elle ait pu se poursuivre au début de ce siècle, n'est pas évaluable. De même, les descendants des métallurgistes peuvent décrire la fabrication des boules de fer mais non la fréquence des opérations de fonte. On retrouve à Lébayi et à Léfutu le même empressement pour donner aux immigrants métallurgistes, ici les Obamba, là les Ndasas (2), le droit de fabriquer du fer. Or, dès le début du XIX^e siècle, dans la vallée du Niari alors en pleine expansion démographique, la demande en fer devait être forte. C'est précisément vers ce moment qu'il se produisit en pays tsaayi un sursaut politique basé sur une réorganisation de la production et de l'exportation.

6. CRÉATION DE L'ORGANISATION POLITIQUE NZINÉKÉ EN PAYS TSAAYI

C'est de l'est que viendra le renouveau politique, très précisément du plateau kukuya qui avait connu, probablement deux fois dans son histoire comme on l'a vu, un mouvement semblable lié à une extension du commerce du fer d'abord vers la Lékéti (et au-delà vers les Mboshi) et ensuite vers la basse Nkéné et les Bobangi. Le héros fondateur de la chefferie nzinéké est un Kukuya et il porte presque le même nom que son homologue du XVIII^e siècle, Mubié. Il pénètre en pays tsaayi par Zanaga et se dirige vers le pays yaa en occupant au passage les centres métallurgiques de Lébayi et de Léfutu. Dans chaque territoire qu'il fonde en rassemblant plusieurs terres tsaayi, il installe un fils né d'une épouse tsaayi, plus rarement une fille. Cette chefferie fut très mal accueillie et les Tsaayi s'y opposèrent soit par la guerre soit par la sorcellerie. Elle ne s'étendit guère dans la partie ouest du pays ni dans le nord et, encore à présent, les rares descendants des Nzinéké sont à la fois craints, admirés et détestés. Il ne subsiste plus qu'un seul chef, ou *mubié*, dans tout le pays tsaayi. Au-delà de l'histoire mythique de Mubié, au-delà du rejet de ses descendants, l'implantation partielle de cette organisation marque le désir profond et contradictoire des Tsaayi d'accéder à un nouveau stade politique plus apte à traiter les problèmes du XIX^e siècle, plus capable de clarifier les relations avec les Kukuya, de développer le commerce avec la vallée du Niari, de donner une impulsion nouvelle à la production de fer. Comment la chefferie nzinéké peut-elle être liée à une recrudescence de la métallurgie ? (pour les autres aspects de cette chefferie, voir G. M. DUPRÉ, 1973 et 1972).

Les relations des Tsaayi avec les Kukuya remontent à une date ancienne bien que ces derniers ne mentionnent que de façon allusive leurs pour-

voyeurs de fer. Au cours de son enquête chez les Tio, J. VANSINA ne put se faire nommer clairement le pays producteur de fer et il ne put que le localiser, avec d'ailleurs une grande précision, à l'ouest du plateau kukuya, vers le haut Ogooué. Les Kukuya, eux, se contentent d'appeler cette région Ntsabi. Mais puisque je m'efforce, comme pour Mubié chez les Kukuya, de lier le mythe à une modification des trajets suivis par le fer et de déceler une continuité et une parenté avec le mythe de Mubié chez les Tsaayi, voyons ce qui permet de rapprocher les deux héros. La généalogie de Mubié, telle qu'elle est donnée par les Kukuya débordent largement l'aire qu'ils occupent. L'un des fils du héros, nommé Ngua, reçut la terre Libayi qui n'est pas localisée sur le plateau mais vers le haut Ogooué (BONNAFÉ, *corresp.* 1967). Or, chez les Tsaayi, le mythe de Mubié parle aussi d'un fils appelé Ngua qui s'installa sur les mines de Lébayi (M. C. DUPRÉ, 1972). La similitude des noms est d'autant plus remarquable que les listes généalogiques recueillies en pays tsaayi ne recourent celles du plateau kukuya qu'à propos de Ngua.

L'exploitation du fer à Lébayi et à Léfutu semble avoir connu des fortunes diverses. L'emprise nzinéké, nette au milieu du XIX^e siècle, avec Lumangolo remonte, en fait, à une période bien antérieure, et se situe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, car les informations sur les métallurges les plus célèbres du pays tsaayi font toujours état d'une situation antérieure de faible production, voire d'oubli technique. Ainsi Madungu Pata métallurge tsaayi de Léfutu alla-t-il apprendre la fonte chez un parent éloigné, pour pouvoir vendre le fer brut aux autres Téké et les empêcher de venir chercher du minerai sans payer de redevance au maître des mines (ou *nga-ntsié*, maître de la terre, chef tsaayi). Un de ses successeurs dut, à nouveau, aller apprendre la technique de forge auprès de voisins, sans doute les Ndasa, qui, entre temps, avaient reçu la permission d'exploiter du minerai à Lébayi. De même, Ngolo, à Lébayi, dut-il aussi apprendre la métallurgie pour approvisionner Ngua Mubié, probablement auprès des Ndasa qui vivaient alors sur l'Ogooué dont il avait épousé une femme (ou dont il épousa par la suite une femme). Son fils, Lumangolo, laissa un souvenir prestigieux. L'imprécision des liens entre Mubié, ses fils et leurs descendants, ou plutôt l'important hiatus généalogique qui sépare les fils de Mubié de ses petits-fils ou même de ses arrière-petits-fils, les renouvellements possibles de la métallurgie liés à des mouvements successifs d'expansion et de contraction des exportations de fer, tous ces « faits » tenus permettent seulement d'affirmer que la période 1840-1900 fut celle du dernier avatar de l'organisation nzinéké, succédant à un premier développement vers 1770.

Le monopole nzinéké sur les mines de Lébayi et

de Léfutu ne fut semble-t-il jamais absolu. Les Tsaayi et leurs chefs les *nga-ntsié*, continuèrent à contrôler une partie de la production ; de nombreux petits métallurgistes, venant de terres plus ou moins éloignées, continuèrent à extraire le minerai pour le transformer chez eux, payant ou non une faible redevance au maître de la terre, un poulet, du gibier et quelques noix de cola. Au XVIII^e siècle les Kongo et les Vili faisaient de même pour le cuivre du Niari. En outre, Obamba et Ndasa exploitaient très probablement leurs propres gisements sans qu'aucune mention de redevance m'ait été signalée en dehors du présent initial qui leur avait ouvert les droits à l'exploitation. La zone métallifère est d'ailleurs suffisamment vaste pour que le minerai soit extrait en plusieurs endroits. Lébayi et Léfutu sont les noms d'exploitation connus actuellement des Tsaayi et des Nzinéké ; d'autres noms m'ont été donnés par les immigrants métallurgistes : Mbétéké, Mutiéné, Mukaga, Mbomo, Mbungu, Dumaye, voire même Mobyi !

Cependant, malgré l'absence à peu près certaine de monopole, par rapport à ces paiements modiques, à ces arrangements à l'amiable, à ces cessions définitives de droits sur certaines mines, à ces extractions minimales qui sont caractéristiques du système politico-économique tsaayi, l'organisation nzinéké telle qu'on me la décrit pour la fin du XIX^e siècle, apparaît entièrement nouvelle. Les Nzinéké contrôlaient du début à la fin les filières qu'il s'étaient attribuées. Ils apportaient eux-mêmes les boules de fer jusqu'aux confins du pays tsaayi. Lorsqu'un *mubiale* avait besoin de fer, il envoyait ses fils sur les lieux d'extraction chercher les boules fabriquées par un métallurge nzinéké ou par un spécialiste tsaayi qui lui était attaché ou qui dépendait du *mubiale* local. S'il n'y avait pas de réserves, les jeunes gens surveillaient la fabrication des boules nécessaires. En revanche, le forgeron qui transforme le fer pour les Nzinéké exécute chaque commande en double et en garde un exemplaire pour lui, pour le vendre ; il ne verse au *mubiale* aucune redevance. Le contrôle absolu de la circulation du fer d'un territoire à l'autre contraste fortement, dans l'organisation nzinéké, avec un certain libéralisme envers les profits du forgeron. Le métallurge et le forgeron tsaayi, au contraire, sont toujours des parents proches et inférieurs du maître de la terre (quand ils ne se confondent pas avec lui) et sont obligés, selon l'expression en usage, de le « satisfaire ». Ainsi Madungu Pata qui remit en vigueur la métallurgie à Léfutu était-il le frère cadet du *nga-ntsié* et, non content d'obliger les métallurgistes du voisinage à payer une redevance pour le minerai extrait, il n'omettait pas, comme on me l'a rapporté, « de satisfaire lui-même son grand frère ».

Le *mubiale* peut se montrer libéral envers le forgeron car il contrôle toutes les entrées de fer sur

son territoire et, ce faisant, il le possède. Dans le système tsaayi en revanche, le contrôle de la circulation du fer s'exerce par la domination étroite du maître de la terre sur son neveu ou sur son frère cadet, forgeron ou métallurge, et cette domination a un caractère magique, la maladie venant toujours sanctionner le contrevenant. L'idéal tsaayi, souvent appliqué, celui qui réduit le plus les procédures de contrôle, est de faire du maître de la terre et du métallurge (ou du forgeron) un même personnage. Le *mubiale*, lui, ne travaille jamais le fer. Ses fils — dont l'un, le plus apte, est très tôt désigné publiquement comme son successeur — sont ses représentants attitrés. Ils parcourent tout son territoire, faisant respecter, au besoin par la force, les droits de leur père sur le gibier et lui rapportant ou lui faisant apporter une cuisse de tout gros animal abattu. Chaque groupe qui sort du territoire pour commercer est conduit par l'un des fils du *mubiale*. Dans le système tsaayi les neveux, qui sont les successeurs possibles du maître de la terre mais qui, parfois, ne connaîtront l'héritier qu'après la mort de l'oncle, ne possèdent aucun pouvoir, ni politique ni magique ; ils sont voués à la discrétion et à la modestie. Un chasseur qui aura omis de livrer une cuisse de gibier au maître de la terre ne sera pas molesté, mais reviendra bredouille de toutes ses expéditions ultérieures. De même, la prestation de noix de cola ou de poulet (il s'agit d'un poulet blanc, l'animal sacrificiel par excellence) est davantage un don destiné à préserver le métallurgiste des dangers de l'extraction qu'une compensation strictement équivalente à un paiement. Chez les Nzinké, l'extraction du minerai se fait sous le contrôle d'un représentant du *mubiale*, et l'acheteur s'attend à trouver des réserves toutes prêtes. Cela indique une capacité de production plus forte que celle que permettait le système tsaayi. C'est peut-être de cette période que datent les mauvais souvenirs des Tsaayi. Plusieurs informateurs m'ont parlé de galeries creusées sous terre qui s'éboulaient souvent, causant la mort des travailleurs. E. ANDERSSON mentionne aussi ces procédés d'extraction (1953, 89). Ces galeries devaient être profondes car l'ancien métallurge tié qui participa au forage du plus grand tunnel ferroviaire du Congo-Océan, sous le mont Mbamba, affirme qu'elles étaient comparables à ce tunnel (1).

Ces changements dans l'organisation de la production furent cependant de courte durée. Ils s'opposaient trop au système précédent. Cet échec relève peut-être des mêmes causes que celles observées chez les Tio, une certaine « méfiance » envers la production et la richesse, une incompatibilité certaine entre l'idéologie des maîtres de la terre et la « nécessité » de produire toujours davantage.

7. REJET DE LA MÉTALLURGIE

Chez les Tio, la métallurgie alimentée par le minerai trouvé sur les plateaux batéké avait fini par disparaître sous l'influence d'échanges mieux organisés avec les Kukuya et avec les Bobangi. La production du fer fut cédée à ces inconnus, peuples de la cuvette congolaise ou groupes situés au-delà des Kukuya avec, me semble-t-il, un certain soulagement. C'est que la métallurgie réclamait une organisation économique différente de celle qui est compatible avec le système politique et religieux des maîtres de la terre. Il faut un contrôle à la fois plus strict et plus indirect, qui soit davantage économique que politique et magique. Ceci ne peut exister dans le cadre fourni par l'organisation première ; les maîtres de la terre ont pour fonction de veiller magiquement sur des hommes qui se trouvent être par ailleurs des producteurs, chasseurs, pêcheurs, tisserands, forgerons et métallurges. Lorsqu'un changement fut nécessaire, dans le royaume tio, on assista seulement à la mise en place d'une nouvelle sorte de chefs qui devinrent maîtres, non d'une production, mais d'un transit toujours accru d'objets fabriqués hors du pays.

Que se passa-t-il chez les Tsaayi, émigrés sur des mines de fer et qui ne pouvaient se soustraire à la métallurgie ? Avant le dernier sursaut nzinké, inspiré, rappelons-le, par les transitaires kukuya, on assiste à une démission quasi-générale. A Lékoumou, Ngwaka Banzuru déjà mentionné déplace son village et l'éloigne ainsi des mines ; il se replie vers l'est avant même que la migration gabonaise, dont il connaissait l'imminence, soit devenue effective. Les premiers venus, les Ngomo qui donnèrent leur nom à la compagnie concessionnaire de l'Ongomo malgré leur petit nombre, achetèrent le droit de fondre sur le mont Lékoumou et le vendirent ensuite aux Nzabi. La métallurgie tsaayi se maintint quelque temps à l'écart du site minier qui fut exploité aussi par ces Nzabi après leur apprentissage. Cette démission apparemment si totale eut lieu, il est vrai, à l'extrême ouest du pays là où le système nzinké n'était pas arrivé et là où on ne trouve plus que des traces infimes de l'idéologie qui le précédait dans le temps et dans l'espace.

A Léfutu, à Lébayi, on retrouve le même empressement pour partager l'extraction du minerai avec les nouveaux venus. Le système tsaayi s'accommode en effet d'un mode d'exploitation minière, sans contrôle ou à faible contrôle, effectué par des visiteurs. Il ne valorise pas le fer qui n'est utilisé ni pour la monnaie ni pour la dot (chez les Tégé, le sel, le fer, les étoffes étaient les principaux articles de la dot à la fin du XIX^e (GUILLET, 1889, 172). Le tissage du raphia et le stockage des pagnes réservés à la circulation dotale sont, comme chez les Tio, à la racine

du système politique. Certains souvenirs, extrêmement ténus, évoquent un temps où le minerai n'était que de la pierre extraite avec d'autres pierres, avec des silex noirs et durs, les outils de fer n'étant venus que par la suite. Avons-nous affaire à une rationalisation des étapes techniques, au souvenir d'un âge néolithique encore proche, au rappel d'une période où le minerai voyageait vers un autre peuple ou un autre groupe téké métallurgiste? Certains fragments de mythe assignent de façon claire une place subordonnée à la métallurgie. Mukaga nga Kabela, l'ancêtre fondateur serait, dans une autre version du mythe, à l'origine du tissage mais non de la métallurgie. Ce fut un homologue pygmée, Mukiki, qui fit connaître à son fils le feu auprès duquel on fait sécher les fibres de raphia, la métallurgie et la forge. G. BALANDIER rencontra des Pygmées au nord de Mayama : « Un mythe les présente sous l'aspect d'anciens forgerons qui ont renoncé au travail du fer pour la cueillette du miel » (1962, 158). Une autre bribe de mythe tsaayi, fort obscure, parle d'un certain Ngélémombo qui cassait des cailloux et creusait la terre pour y chercher des hommes, plus précisément, pour donner aux hommes tous les moyens de vivre ; n'y parvenant pas, il finit pas se laisser mourir de faim dans sa maison (1).

Les Pygmées ne sont pas considérés comme des hommes véritables par les Tsaayi. Heureux dans cette forêt à laquelle ce groupe téké n'a pu s'habituer, maîtres de pratiques médicales et magiques auxquelles les Tsaayi ne recourent qu'à contre-cœur et à toute extrémité, ils sont rejetés par l'idéologie aux frontières de l'humanité. On murmure que le héros Mubié ne put avoir d'enfants que d'épouses pygmées et on affirme, la rumeur crée l'histoire, que ses fils Ngua et Madzu, furent les premiers métallurges. Cette contre-vérité, flagrante pour l'observateur étranger, correspond à la vérité mythique tsaayi. La métallurgie est dévalorisée. Lorsque le récit fondateur déclare que les arts du fer ont été inventés par les Pygmées, il leur assigne, de par cette origine, une place infra-culturelle. L'histoire ici se plie au mythe ; l'organisation sociale tsaayi n'a pu, même en plusieurs siècles, intégrer cette nouveauté technique et les surgissements nzinéké n'ont pu s'imposer durablement. Un dernier fragment de mythe enfin unit Pygmées et peuples gabonais dans une même parenté fondée sur la pratique métallurgique : ils sont tous fils de Kisamba, personnage de sexe indéterminé, originaire de Likaka, nom une fois donné pour Lébayi (2).

Conclusion

L'histoire de la métallurgie téké se présente comme l'histoire d'une lutte, longtemps indécise, entre deux formes d'organisation politique et économique.

D'un côté les maîtres de la terre (*squires* dans l'étude de J. VANSINA), de l'autre les maîtres de la production, du commerce et de la richesse (*lords* et *overlords* chez les Tio, *mubiale* des Nzinéké) (3). Le pouvoir du Makoko, contrairement à celui du roi de Kongo, n'est pas enraciné depuis les origines dans la métallurgie. Les six enclumes fichées dans la pierre sacrée de Nkwé Mbali représentent les cinq principaux *lords* et le Makoko ; elles pourraient déjà représenter, à mon avis, l'alliance d'un système antérieur et d'un système nouveau que le *nkobi* n'a fait que renouveler et étendre. Le titre de maître de l'enclume semblable à celui du roi de Kongo, ne vient, chez le Makoko, qu'en seconde position et il ne se trouve ni enclume ni objets de fer parmi les objets de prestige qui entourent le paquet sacré de Nkwé Mbali honoré à Mbé. On ne peut discerner, sur le dessin de C. VANSINA, qu'un bracelet de métal noir, peut-être de plomb car, nous dit J. VANSINA, c'était le métal de Nkwé Mbali et du roi (1973, 375). L'importance accordée à la métallurgie par les Ngungulu et diffusée par l'intermédiaire du *nkobi* aboutit « logiquement », selon la logique de ces systèmes conflictuels, à l'extinction de cet art chez les Tio.

Dans ces conditions, l'impact de la traite en pays téké a eu des effets contradictoires sur la métallurgie : la traite n'a pas mis fin directement à la production de fer ; dans un premier temps, elle a permis aux Tio de s'approvisionner auprès de peuples techniquement avantagés. Puis, reliant ces peuples et remaniant les positions des gens de la cuvette congolaise, elle a affaibli la métallurgie d'Abala et infléchi l'idéologie du *nkobi* vers une exaltation de l'échange et non plus de la production. Dans un deuxième temps, le développement de la traite dans la vallée du Niari a fait pénétrer chez les Tsaayi outils (surtout machettes) et ferraille que les Européens avaient pris soin d'introduire au Kongo dès le XVII^e siècle. C'est la traite également qui oriente les migrations gabonaises et fait s'infiltrer en pays tsaayi des peuples métallurgistes nantis de réserves de fer considérables, sous forme d'enclumes et de marteaux. Les effets de la traite, c'est-à-dire, ici, les conséquences d'un approvisionnement lointain en fer, sont plus rapides dans une organisation économique qui n'accorde que peu d'importance à ce métal et n'en développe guère l'usage. Dans les régions où le fer était au cœur du système politique, servant à la fois de dot et de monnaie, les Européens furent « obligés » soit d'organiser un dumping systématique, vendant à perte pendant des années leurs propres outils, comme chez les voisins des Bobangi à partir de 1946, soit d'« interdire » le travail du fer, ce qui eut pour conséquence l'élimination rapide des métallurgistes nzabi à partir de 1913. Les Tio, longtemps maîtres de la monnaie de cuivre diffusée par leur intermédiaire si loin des lieux de la production, furent délibérément ruinés

par l'introduction massive de barrettes de laiton et par le raccourcissement des unités de compte à partir de 1880. Mais même cette monnaie de cuivre n'avait pas l'importance politique du fer chez les gens de la cuvette congolaise. Dot et monnaie de raphia étaient politiquement plus importantes chez les Tio comme dans tous les groupes téké et le tissage se maintient encore aujourd'hui, difficilement il est vrai, malgré l'importation ancienne et massive de couvertures et de cotonnades.

Chez les Téké, malgré des périodes et des lieux propices, l'exploitation du fer ne suscita pas de complexe économique et politique durable approprié à un accroissement continu de la production. Elle demeura une opération marginale, repoussée aux limites du système politique, rejetée au-delà des frontières de leur univers, considérée comme un processus dangereux qu'il valait mieux laisser aux autres, aux gens du dehors, ceux dont on ne cherche même pas à connaître le nom. Elle était en effet dangereuse pour un système épris de paix, de stabilité, de frugalité. Une maîtrise de la métallurgie lui aurait imposé, à la longue, cette transformation radicale qui fut à chaque fois repoussée ou annulée malgré plusieurs tentatives menées par Mobié et ses descendants. Ce n'est pas sans résistance que la pratique de la métallurgie conduit à une « civilisation du fer ».

QUESTIONS

En terminant cet inventaire, un dernier scrupule me saisit. Cette société téké que je décris comme acharnée à choisir, entre deux possibilités, celle qui la limite le plus (selon notre opinion marchande) ne se trouve-t-elle pas, dès le moment où les textes européens la présentent, en position défensive? Cet

idéal d'immobilisme n'est-il pas déjà une réponse à une pression trop forte de l'extérieur? Nous avons quelques indices laissés épars au début de son histoire. C'est au xvi^e siècle et avant qu'ont lieu les grandes migrations et les principales exportations du système politique. La société mère est en plein travail d'expansion et de diffusion — d'autant plus fragile qu'elle est apparemment plus forte — lorsque le commerce d'esclaves s'organise, drainant vers le Kongo, dès les débuts du xvi^e siècle, hommes, femmes et enfants venus du Pumbu et d'Anzique. Cet idéal de paix et de douceur, plusieurs fois souligné, n'est-il pas une réponse, la seule possible en dehors de la fuite qui apparaît comme un refrain obsédant dans tous les récits de migrations, donnée aux guerres incessantes pourvoyeuses d'esclaves? Ce choix toujours renouvelé du contrôle magique sur les gens au détriment d'un contrôle économique et politique sur les productions ne reflète-t-il pas le désarroi d'un peuple à qui est imposée une hémorragie continue de population? Dans cette perspective, une civilisation du fer aurait commencé d'exister, le dit kongo en fait foi « *Baléké baléké nzundu* », avant 1500. Mais les Portugais, et après eux les autres nations européennes ne voulaient que des esclaves. Les Téké alors, par la suite, n'auraient que tenté vainement et à plusieurs reprises de rétablir une situation irrémédiablement compromise. L'histoire des différents groupes téké ne révèle pas un type de société qui recommence sans cesse sa « révolution », mais des sociétés qui n'arrivent jamais à retrouver leur intégrité.

Viverols, mai 1975-janvier 1981.

Manuscrit reçu aux éditions de l'O.R.S.T.O.M. le 18 mars 1981.

NOTES

(1) p. 195. Les géologues, pourtant bien placés, n'ont étudié, en général, les exploitations métallurgiques passées ou existantes ni durant la période coloniale ni après l'indépendance. V. BABER qui dressa la carte géologique du district de Mossendjo (1932) n'indique pas les mines de fer du mont Lékoumou qui pourtant dresse au-dessus de la forêt un sommet décharné, périodiquement ravagé par la foudre. Un tel oubli chez un géologue aussi consciencieux ne peut venir que du silence observé par tous les habitants. Le premier relevé des mines de fer a été fait par B. GUILLOT en 1969.

La richesse des informations de terrain disparaît souvent derrière la nécessité de les ordonner, de les classer, de les expliquer. Les chroniqueurs d'autrefois comme les ethnologues d'aujourd'hui cèdent au désir de cohérence en supprimant les faits qui leur paraissent douteux parce que contradictoires, isolés ou insolites, alors que leur fausseté supposée peut indiquer la nécessité de recourir à un autre type d'explication. J. C. MILLER en a fait la démonstration à propos des Jaga (1973); P. BONNAPÉ étudie sous toutes leurs faces les informations qu'il a recueillies chez les Kukuya; je tente de faire de même ici pour l'abondance de fer signalée par A. BATTELL.

(1) p. 196. Les Téké sont actuellement divisés en plusieurs groupes dont les relations ont varié au cours des siècles. Il ne sera question ici que des groupes principaux : les Tio des plateaux batéké qui furent au cœur de l'ancien royaume d'Anzique, les N'gungulu situés au nord-est, les Kukuya sur le plateau kukuya, les Tégé actuellement en grande partie au Gabon, les Tsaayi et les Laali ou Téké de l'ouest fixés dans la forêt, au contraire des autres, et les Tié qui, encore au siècle dernier, étaient à la charnière du royaume tio et des Téké de l'ouest.

(1) p. 198. Le minerai de fer existe dans la République populaire du Congo sous plusieurs formes. Un petit nombre de riches gisements de quartzites ferrugineux ont été prospectés dans deux zones. Celle de Souanké, dans le nord-ouest à la frontière du Cameroun et celle du massif du Chaillu à la frontière gabonaise. Dans cette deuxième zone, le gisement du mont Lékoumou recèlerait

5.700.000 tonnes de minerai pour lequel la teneur en fer varie entre 57 et 64 % ; le gisement dit de Zanaga (Lébayi et Léfutu) contiendrait 300.000.000 tonnes de minerai avec une teneur de 50 %. Deux autres gisements très petits dont les réserves n'ont pas été évaluées se trouvent au sud-est de cette zone ; ce sont Buyala et Bisélélé qui étaient exploités par les Laali et par les Tié. Enfin, sur trois collines de Boko Songo, le minerai de cuivre est atteint à travers un « chapeau de fer », formé de blocs ferrugineux massifs, emballés dans des terres rouges (WILHELM, 1970, 89, 83, 29).

Le fer latéritique n'a malheureusement jamais été répertorié. Dans la région de Mindouli, près des villages de Marche, Paris et Kingembo, des fouilles archéologiques ont actuellement lieu sur des restes de fonderies de fer, par l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville. Sur les plateaux Batéké, B. GUILLOT me signale d'importantes concrétions latéritiques sur la rivière Mobana (vallée sèche), à 4 km au nord-est de la mare de Gatsou, dans une zone à présent inhabitée. Pour accéder au niveau latéritique, il y a encore des sentiers taillés sur les flancs raides de la vallée. Plus à l'est, à 8 km au sud-est de Mayama, B. GUILLOT a trouvé de très belles scories sur le site du village de Loukouango. J. VANSINA a trouvé d'importants amas de scories non loin de Mbé, la capitale du royaume tio ; les Kukuya ont aussi des ateliers de fonte, notamment dans le nord-ouest près du village d'Ollélé. B. GUILLOT ajoute que les phénomènes d'enrichissement en fer sont très fréquents sur les plateaux batéké et que l'on trouve quantité de très belles plaquettes. M. SORÉ écrit à propos des vallées sèches caractéristiques des Plateaux batéké « Peu humifères ils [les sols] voient leur agrégation réalisée par le fer seul, lequel migre facilement en contrebas sous forme d'horizons profonds d'accumulation ou de cuirasse de bas de pente aux rares points de circulation d'eau » (1973, 31). Des prospections systématiques suivies de fouilles seraient fort instructives.

(2) p. 198. Il ne s'agit pas de migration de masse mais plutôt de la diffusion d'une idéologie politique par l'intermédiaire d'une aristocratie qui aurait, elle, migré (VANSINA, 1973, 444). Un bon exemple de cette migration / emprunt / diffusion sera donné plus loin à propos du *nkobi* et du héros Mubié. Des « migrations » de cette sorte peuvent avoir été à la racine de l'influence téké sur les royaumes côtiers notée dans les débuts de l'implantation portugaise.

(3) p. 198. G. BALANDIER (1965, 98) écrit : « Le minerai abonde en surface sous forme de pierres ferrugineuses dans plusieurs parties de Kongo, et il fut l'objet d'une industrie très disséminée comme en témoignent les scories résultant d'anciennes fonderies. Ces dernières étaient plus nombreuses aux environs de la capitale et, selon J. CUVÉLIER, dans la province privilégiée de Nsundi ».

(1) p. 199. Les *nzimbu* ne sont pas des cauris mais une autre sorte de coquillages, *olivancillaria nana*. Les cauris n'ont jamais servi de monnaie chez les Téké. Ils ont, actuellement comme autrefois et comme les *nzimbu* à présent, un usage uniquement rituel. Il est difficile de distinguer les *nzimbu* brésiliens des *nzimbu* de l'ancien royaume de Kongo, la grande usure des nombreux spécimens vendus sur les marchés ne permettant pas une observation convenable du sens d'enroulement des spires.

(1) p. 200. Comparer avec cette déclaration d'un trafiquant d'armes rapportés par « Le Monde » (6.1.1977) : « Il ne faut pas confier aux Africains des fusils automatiques trop sophistiqués. Ces armes sont chères et les Noirs les utilisent mal, tirant au jugé des séries de vingt coups. On préfère leur fournir de vieux Mauser allemands, robustes et qu'il faut réarmer après chaque coup ».

(1) p. 201. De façon semblable, le Bungu, ce pays non identifié, situé à l'est de Loango et, me semble-t-il, un peu trop hâtivement, dans le Mayombe, aurait donné naissance au royaume de Kongo (VANSINA, 1963). Pourrait-il être l'actuelle région de Boko Songo où se trouvent des mines de fer et de cuivre ? L'hypothèse est tentante.

(1) p. 202. Sous une forme infra politique, un rituel très comparable basé sur un désir de richesse fut inventé ou réinventé chez les Téké tsaayi à la fin du XIX^e siècle. Les femmes possédées trouvaient des richesses déposées par les esprits *Nkira* sous leur foyer (M. C. DUPRÉ, 1974).

(2) p. 202. Il existait une autre contradiction résolue au niveau de l'ensemble des plateaux tio, entre la volonté des dirigeants de conserver sur leur territoire des groupes nombreux et le nomadisme presque continu de ces groupes, seuls restant en place ceux qui étaient liés par des liens très proches au maître de la terre. Ce nomadisme était entretenu par la multitude des allégeances possibles qui permettait à la plupart d'entre eux d'aller d'un territoire à un autre, d'un dirigeant à un autre, selon les avantages espérés.

(1) p. 203. Les Babinga dont il est question sont des Pygmées. C'est en relisant ce passage que j'ai remarqué les contradictions qui existent dans cette partie de l'étude sur les déplacements mboshi. Je n'en avais retenu jusqu'alors que l'explication d'une avancée dans un territoire vide ; ce qui m'avait fait écrire trop rapidement : « La métallurgie fut abandonnée sans combat lorsqu'Abala passa, au début du XVIII^e siècle sous la domination des Mboshi qui s'approvisionnaient ailleurs (en fer) » (M. C. DUPRÉ, 1973). La date apparaît maintenant erronée ; et les relations entre Mboshi et Ngungulu, bien que toujours aussi obscures, ont été certainement fort complexes.

(1) p. 204. Toutes ces précisions sur les vestiges métallurgiques de la cuvette congolaise viennent de J. VANSINA (décembre 1974). En mai 1977, une lettre d'une ethnologue de Mayence (Dr E. SULZMAN) souligne l'existence de nombreux restes métallurgiques chez les Bolia/Ntomba et surtout chez les Ekonda, production que les gens attribuent à une population antérieure. Ce seraient les Ntomba venus de l'est qui auraient dirigé les Mboshi vers la rive droite du Congo. Les Ekonda étaient aussi de grands producteurs de fer. Une lettre du Centre de Recherches de Bandundu au Zaïre montre la difficulté d'une enquête actuelle sur le fer : chez les Boma, par exemple, une forge désaffectée est devenue un lieu sacré. Enfin l'importance de la métallurgie et de l'habileté des forgerons est évidente dans l'histoire du royaume kuba (J. VANSINA, 1978).

(2) p. 204. Cette date concorde à peu près avec les évaluations de J. VANSINA qui estime que ce fut vers le milieu de notre millénaire que des Mongo du sud (des Bushong, ou devenus par la suite des Bushong) fusionnèrent avec les Kété, après avoir franchi la Sankuru et donnèrent naissance au XVII^e siècle au royaume kuba. Ils étaient déjà métallurges et habiles forgerons dès leur rencontre

avec les Kété. On peut noter que l'expansion kuba vers le sud-est fut stoppée par l'expansion luba et que la zone frontalière, objet d'après conflits encore au XIX^e siècle, recelait de riches gisements de fer (J. VANSINA, 1978). Th. OBENGA, pour sa part, date des IV^e et V^e siècles l'installation des Mboshi dans leur zone actuelle (1976, 5). On le voit, mille ans séparent ces deux évaluations. L'histoire de l'Afrique centrale est encore à faire !

(1) p. 208. Pourquoi une économie qui privilégie l'autarcie serait-elle en « retard » sur une économie basée sur des importations ?

La fabrication du fer en des lieux peu nombreux jointe à une diffusion plus lointaine est-elle un acquis économique ou un handicap par rapport à une situation antérieure de métallurgie largement répandue ? Le développement technique que suppose la concentration des lieux de production conduit-il nécessairement à un développement économique et politique, à un mieux-être des personnes ? Pour les Tio, la réponse est négative ; l'incapacité tio à inclure ces « progrès » dans leur idéologie et dans leur pratique religieuse apparaît aussi comme le refus d'un certain « développement économique ». On ne peut leur donner tort lorsqu'on voit les conséquences actuelles de ce type de développement.

(2) p. 208. Les noms qui possèdent une orthographe administrative la conservent ; j'écris ainsi : Moussaou, Lékoumou, Louessé.

(1) p. 209. Signalons à propos de cette inadaptation ou de cette persistance d'habitudes contractées sur les sables des plateaux hatéké, la pénurie d'eau et de vivres dans les villages où les populations d'origine forestière (Obamba, Ndas, Wumbu, etc.) disposent toujours d'un certain surplus, bien agréable pour l'étranger.

(2) p. 209. Voici la citation : « Dans ce pays de Loango, les éléphants sont nombreux ; aussi, l'ivoire y est-il abondant, il se troque contre de petites quantités de fer. Pour n'importe quel clou de navire, on y donne une défense d'éléphant. En effet, ou bien le fer ne se trouve pas dans la région ou bien les gens ne sont pas capables de l'extraire pour le travailler ».

D'après les renseignements aimablement fournis par H. CRAS du bureau d'études du Musée de la Marine, un clou de navire correspondait en effet à une petite quantité de fer. Il n'existe malheureusement pas d'informations antérieures à 1750, mais un livre récemment publié donne la liste des différents clous utilisés alors. Les plus grands vont de 15 pouces à 4 pouces, en passant par le clou de 8 pouces, le clou de double caravelle de 6 pouces, le clou de caravelle de 5 pouces 4 lignes, etc. (BOUDRIOT, 1974, pl. XXXVII). La photocopie du « tarif pour les poids de la menuiserie clouterie des vaisseaux », daté de 1750 et conservé dans les archives de la ville de Rochefort, permet d'évaluer le poids de ces clous. Parmi toutes les tailles, on peut choisir le clou de 8 pouces qui doit correspondre au plus grand clou utilisé au XVI^e siècle. D'après ce tarif, 50 clous de 8 pouces pèsent 24 livres 11 onces, soit près de 12 kilos, ce qui fait 240 gr par clou.

(3) p. 209. On appelle aussi Yaka, les Punu qui vivent à l'ouest de Mossendjo. Il s'agit d'un sobriquet donné par les peuples voisins et repris par l'administration coloniale. A. JACQUOT préconise l'orthographe « Yaa » pour les Yaka de Sibiti (1966).

(1) p. 210. K. LAMAN écrit aussi : « Les Vili avaient pénétré dans le pays ; ils se consacrèrent au travail du fer, fondant le minerai sur des plateaux très ventés » (p. 18). Mais les Suundi du nord auxquels il fait allusion p. 122 ne sont autres que les Nzabi chez qui il passa quelque temps en 1918 et où il vit effectivement des traces de métallurgie. Le Musée d'Ethnographie de Stockholm possède un morceau de fer (järnmalu) rapporté par LAMAN en 1919 provenant des Nzabi. Pièce n° 19-1-126.

(1) p. 211. Voilà une autre information de type aberrant que le chroniqueur a cependant rapportée. C'est la seule mention d'une exportation de fer. Allait-il en Hollande, puisqu'à Loango, depuis 1620, les Hollandais étaient les acheteurs principaux ? Était-ce un envoi d'échantillon, comme celui de Manuel Pacheco en 1526 ?

(2) p. 211. Au nord-est du mont Lékoumou, on trouve plusieurs autres gisements de petite taille qui furent exploités par les Nzabi au XIX^e siècle (GUILLOT, 1969). Ont-ils été exploités avant et par qui ? Ont-ils fait partie du royaume de Lango lorsque, selon certaines traditions orales reprises par R. LETHUR (1952), il s'étendait jusqu'à la Ngounié et au cap Sainte-Catherine dans l'actuel Gabon ?

(3) p. 211. Le journal « Le Monde » a fait paraître trois fois en première page en 1975 (15 mai, 11 juin, 6 novembre) une publicité pour un bijou de poil d'éléphant, ivoire et or. P. MORAND fournit-il l'explication de cette mode en évoquant un « âge qui demande sa sécurité, non au renoncement ou au devoir, mais à des doigts de corail, à des concierges extra-lucides et à des poils d'éléphants » (1928, 270-71) ?

(1) p. 213. Des prospections archéologiques menées récemment par l'Université Marien Ngouabi de Brazzaville ont découvert une multitude de fourneaux entre Mindouli et Madingou et entre Boko-Songo, Mfouati et Mindouli. Ces fourneaux auraient pu servir pour le cuivre ainsi que pour le fer. J'ignore si des fouilles ont permis une datation quelconque.

(2) p. 213. Dans le dictionnaire Kikongo de Laman, on ne trouve que le mot *Kuta* avec le sens « paquet, assemblage, richesse ».

(3) p. 213. Le métallurgiste, *munengi*, remplit le fourneau, *dzulu* ou *dzuru*, de couches alternées de fer, *isélé*, et de charbon, *makala*. Les deux tuyères s'appellent respectivement *mukédi* l'épouse et *mulumi* l'époux ; le soufflet est *mosaségé*. Le fer obtenu est débarrassé de ses scories, *makuongo*, pour former une boule encore pleine d'impuretés, *gèbuono*. Malheureusement l'étude de P. de MARET et F. NSUKA (1977) sur la métallurgie bantoue ne s'étend pas jusqu'à cette zone.

(4) p. 213. Un informateur wumbu, parlant des métallurgues wumbu, affirme qu'avec une boule de fer résultant de la fonte on pouvait fabriquer cinq *nzundu* et, avec ce qui restait, des haches et d'autres outils de petite taille. Leurs *nzundu* sont, en général, un peu plus petits que ceux des Nzabi, mais la masse de fer obtenue devait être bien plus considérable. Cela est cohérent avec leur réputation au XIX^e siècle et avec le fait que leurs *nzundu* arrivaient jusque chez les Massango où du CHAILLU les vit (1868, 256). Ce même informateur ajoute que la fonte durait une journée, 12 heures ou 24 heures ? Il y a ici une lacune dans mon travail de terrain. Ainsi d'importantes variantes dans la technique passent inaperçues sous la similitude apparente de récits hâtivement recueillis.

- (1) p. 214. D'après les spécialistes européens, les températures obtenues ne permettaient aucunement d'obtenir du fer liquide ni même très mou. Je livre ces récits en espérant qu'ils pourront être un jour soumis à contre-expertise. Par ailleurs à Zanaga, les Laali, à la fin du XIX^e siècle, fabriquaient des bracelets pour l'exportation. A Zanaga même, en 1967, on n'a voulu me parler que de plaquettes, production spécifiquement tsaayi, expulsant ainsi un souvenir désagréable en présence de l'étrangère dépourvue d'esprit critique que j'étais alors. Sur l'avancée laali, consulter E. TRÉZENEM, 1938 et 1940.
- (2) p. 214. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, des immigrants venus du Gabon pénétrèrent en pays tsaayi. Ils sont à présents répartis en groupes distincts, trop petits et trop nombreux pour être inscrits sur la carte. Malgré l'appellation générale de Kota ou Kula, leurs parentés respectives sont encore très imprécises (ANDERSSON, 1953, 7-23). En pays tsaayi, on trouve principalement des Ndasa à Lébayi et Komono, quelques Obamba à Léfutu et davantage à Komono, des Wumbu au nord de Mossendjo. Des Obamba, qui n'appartiennent en aucune façon au groupe kota, sont nombreux à l'est de Zanaga. Dispersés dans tout le pays, on trouve encore quelques dizaines d'Obamba, de « Kota » et d'Akélé (Mbamwé, Ngomo, Tumbidi). Bien que tous ces peuples aient pratiqué la métallurgie, les groupes immigrants n'étaient pas tous métallurges et le plus grand nombre cherchait à traverser le pays tsaayi pour atteindre les meilleurs lieux où s'effectuait la traite.
- (1) p. 216. Sans l'information présentée par le métallurgiste tié, je n'aurais pas fait état de ce « détail » tant il paraissait invraisemblable puisque, selon les prospections minières, le minerai le plus concentré se trouve à la surface du sol. Là aussi, seules des fouilles peuvent confirmer ce fait.
- (1) p. 217. On pourrait rapprocher le nom de Ngéléombo du mot tio *ngiélé* qui désigne une pierre rouge, le minerai de fer.
- (2) p. 217. Le mythe n'est pas l'histoire, c'est évident. Mais il indique la façon dont fut reçu et interprété un événement majeur. Tous les fragments cités ont en commun d'assigner les débuts de la métallurgie à une pression venue de l'extérieur. Kukuya, peuples gabonais et Pygmées, venus du sud comme les Yaa, ont obligé les Tsaayi à adopter les arts du fer. L'étude des trajets du héros mythique est aussi pleine d'enseignements, comme on l'a vu pour Mubié. S. FEIERMAN également scrute avec bonheur les pérégrinations du héros Mbegha dans ce qui deviendra le royaume shambaa (1974).
- (3) p. 217. Dans toute cette étude, j'ai présenté l'opposition majeure du système politique comme celle qui unit *squires* et *lords*, maîtres de la terre et *mubiale*. Chez les Tsaayi, et très probablement encore chez les Tio, l'opposition majeure relie les maîtres de la terre et les maîtres des hommes, les chefs des groupes de descendance. Le maître de la terre possède les produits de la terre, gibier, vin de palme, biens alimentaires, et aussi, bien sûr, ivoire et caoutchouc ; il règle en même temps les relations extérieures, étant le seul à pouvoir posséder des esclaves qui par définition, viennent d'ailleurs. Mais ses moyens d'action restent très largement magiques et ses relations extérieures directes ne s'étendent pas au-delà des terres voisines. L'opposition maître de la terre / *mubiale* reproduit de façon beaucoup plus dramatique ce partage des possessions, ce choix qui paraît aux Téké à la fois nécessaire et insurmontable entre les hommes et les produits, entre des moyens opposés de gouverner les uns et les autres, tous deux sources de pouvoir et de richesses. Chez les Kukuya également, l'opposition du seigneur de la terre et du seigneur du ciel s'inscrit dans une série d'oppositions qui recouvrent tous les aspects de la société (cf. BONNAFÉ, 1979).

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSSON (E.), 1953. — Contribution à l'ethnographie des Kuta I., *Studia ethnographica upsaliensis* VI. Upsala, 364 p.
- BAL (W.), 1963. — Le royaume de Congo aux XV^e et XVI^e siècles *Présence Africaine*, Paris, 1^{er} trimestre, p. 82-97.
- BALANDIER (G.), 1962. — Afrique ambiguë. *Union générale d'Éditions*, Paris, 313 p.
- BALANDIER (G.), 1965. — La vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI^e au XVII^e siècle. Hachette, Paris, 286 p.
- BASTIAN (A.), 1874. — Die deutsche Expedition an der Loango Küste. Herman Costenoble, Iena, 353 p.
- BATTELL (A.), 1901. — The strange adventures of Andrew Battell of Leigh in Essex sent by the Portugal prisoner to Angola who lived there, and in the adjoining regions, near eighteen years. *The Hakluyt Society*, London, 210 p. index, biblio, notes.
- BAUMANN (H.) et WESTERMANN (D.), 1962. — Les peuples et les civilisations de l'Afrique. Payot, Paris, 605 p.
- BIRMINGHAM (D.), 1966. — Trade and Conflict in Angola. Clarendon Press, Oxford, 178 p.
- BONNAFÉ (P.), 1973. — Une grande fête de la vie et de la mort, *L'Homme*, Paris, X111 1, 2, p. 97-166.
- BONNAFÉ (P.), s. d. — Histoire du plateau kukuya, inédit, *dactyl.*, 93 p.
- BONNAFÉ (P.), s. d. — Histoire pré-coloniale, inédit, *dactyl.*, 59 p.
- BONNAFÉ (P.), 1979. — *Nzo lipfu*. Le lignage de la mort. *Recherches oubangiennes*, 5, Nanterre, 345 p.
- BOUDRIOT (J.), 1974. — Le vaisseau de 74 canons. Grenoble.
- BRUNSWIG (H.), 1966. — Cahiers de P. S. De Brazza, 1882, *Cahiers d'Études Africaines*, Paris, VI, 2, p. 157-228.
- CHAILLU (P. du), 1868. — L'Afrique sauvage. Michel Lévy frères Paris, 412 p.
- CHOLET (J.), 1887. — Lettre de Brazzaville, 28 février 1878. *Dossier Cholet*, Musée de l'Homme, Paris.

- DESCHAMPS (H.), 1962. — Traditions orales et archives du Gabon. Berger-Levrault, Paris, 172 p.
- DUPRÉ (G.), 1972. — Le commerce entre sociétés lignagères : Les Nzabi dans la traite à la fin du XIX^e siècle (Gabon-Congo), *Cahiers d'Études Africaines*, Paris, XII, 48, p. 616-658.
- DUPRÉ (G.), 1975. — Création et développement des marchés chez les Beembé. *Annales*, Paris, n° 6, p. 1447-1476.
- DUPRÉ (G.), 1981. — La naissance d'une société. Historicité et dynamique sociale chez les Beembé de la république populaire du Congo, *multigr.*, 503 p.
- DUPRÉ (G.), 1982. — Un ordre et sa destruction. Anthropologie des Nzabi. *Mémoires O.R.S.T.O.M.*, n° 93, 446 p., cartes, index, bibliogr., O.R.S.T.O.M., Paris.
- DUPRÉ (M. C.), 1972. — La dualité politique des Téké de l'ouest ; pouvoir tsaayi et pouvoir nzinéké, Lyon, *multigr.* 205 p. Éditions microfiches du Muséum d'Histoire naturelle en 1978.
- DUPRÉ (M. C.), 1973. — Contribution à l'histoire de la République populaire du Congo. Les Téké-tsaayi des origines à 1898, *Annales de l'Université de Brazzaville*, IX, p. 55-82.
- DUPRÉ (M. C.), 1974. — Les femmes-*Mukisi* chez les Téké-tsaayi. Rituel de possession et culte anti-sorcier, *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, XLIV, 1, 53-69.
- FEIERMAN (S.), 1974. — The Shaamba Kingdom: a history. *University of Wisconsin Press*, Madison, 235 p.
- GUILLOT (B.), 1969. — Note sur les anciennes mines de fer du mays nzabi dans la région de Mayoko, *Cah. O.R.S.T.O.M., Sér. Sc. Hum.*, Paris, VI, 2 : 93-99.
- GUIRAL (L.), 1889. — Le Congo Français. Du Gabon à Brazzaville. Plon, Paris, 322 p.
- GUSSELDT (P.), 1879. — Die Loango Expedition. P. Frouberg, Leipzig.
- JACQUOT (A.), 1966. — Essai de systématisation pratique de la graphie des ethnonymes du Congo. *O.R.S.T.O.M.*, Brazzaville, *multigr.*, 21 p.
- KINGSLEY (M. H.), 1897. — Travels in West Africa. Mac Millan. London, 541 p.
- LAMAN (K.), 1953. — The Kongo I. *Studia ethnographica uppsaliensis* IV. Upsala, 155 p.
- LETHUR (R.), 1952. — Étude sur le royaume de Loango et le peuple vili, Brazzaville, *dactyl.*, 126 p.
- MAISTRE (C.), 1895. — A travers l'Afrique centrale. Du Congo au Niger. Hachette, Paris, 301 p.
- MAMBEKE-BOUCHER, 1955. — Ce qui arriva au temps où régnait Bouloundza, chef des Afourou. *Liaisons*, Brazzaville, n° 46, p. 40-45.
- MAQUET (E.), 1965. — Outils de forge du Congo, du Ruanda et du Burundi dans les collections du Musée Royal de l'Afrique centrale à Tervuren. *Mus. roy. Afr. Centr.*, Tervuren, *Annales*, n° 5, 100 p. ; 14 pl., 2 cartes.
- MARET (P. de) et NSUKA (F.), 1977. — History of Bantu metallurgy: some linguistic aspects. *History in Africa*, vol. 1, n° 4, : 43-65.
- MARTIN (Ph.), 1970. — The trade of Loango in the seventeenth and eighteenth centuries, in GRAY and BIRMINGHAM, Pre-colonial African trade. *Oxford University Press*, London : 139-161.
- MARTIN, ROUBAUD, LEBŒUF, 1909. — Rapport de la mission d'études de la maladie du sommeil au Congo français. 1906-1909. *Masson*, Paris, 722 p., 28 cartes, 136 gravures, 8 pl., 1 carte couleur.
- MILLER (J. C.), 1973. — Requiem for the Jaga. *Cahiers d'Études Africaines*, Paris, XIII, 49 : 121-149.
- MORAND (P.), 1928. — Paris-Tombouctou. *Flammarion*, Paris, 281 p.
- MUMBANZA MWA BAWELE, 1980. — Les forgerons de la Ngiri, une élite artisanale parmi les pêcheurs. *Dactyl.*, 20 p. Communication aux 3^e journées d'Histoire du Zaïre. Lubumbashi, 1979.
- NICOLAI (H.), 1963. — Le Kwilu, Étude géographique d'une région congolaise. Éd. CEMUBAC, LXIX, Bruxelles, 472 p.
- ORENGA (Th.), 1973. — Introduction à la connaissance du peuple de la République populaire du Congo. *Librairie populaire*, Brazzaville, 143 p.
- OBENGA (Th.), 1976. — La cuvette congolaise. Les hommes et les structures. *Présence Africaine*, Paris, 172 p.
- PONEL (E.), 1886. — Note sur les M'bochis. *Bull. Soc. Géogr.* Paris : 373-385.
- RANDLES (W. G. L.), 1968. — L'ancien royaume de Congo des origines à la fin du XIX^e siècle. Mouton, Paris, La Haye, 275 p.
- REYNARD (R.), 1957. — Note sur l'activité économique des côtes du Gabon au début du XVII^e siècle. *Bull. Inst. Centraf.* N^o série, n° 13-14 : 49-54.
- SAUTER (G.), 1966. — De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement. Mouton, Paris, La Haye, 2 vol., 1102 p.
- SORET (M.), 1959. — Les Kongo Nord-occidentaux, *P.U.F.*, Paris, 144 p.
- SORET (M.), 1973. — Les Téké de l'est ; essai sur l'adaptation d'une population à son milieu. *Service de reproduction des thèses*, Lille.
- STANLEY (H. M.), 1886. — Cinq années au Congo, 1879-1884. Voyages, explorations, fondation de l'État libre du Congo. M. Dreyfous, Paris, 696 p.

- TREZENEM (E.), 1938. — Les populations de la subdivision de Zanaga. *Les recherches congolaises*, Brazzaville, n° 26, p. 75-78.
- TREZENEM (E.), 1940. — Les Batéké Balali. *Journal de la Société des Africanistes*, Paris, X, p. 1-63.
- VAN DE VELDE (L.), 1886. — La région du Bas-Congo et du Kwilou-Niadi, *Bull. Soc. Roy. Belge de Géographie*, Bruxelles, p. 347-412.
- VANSIMA (J.), 1962. — Long distance trade-routes in Central Africa. *Journ. of African History*, Oxford, III, 3, p. 375-390.
- VANSINA (J.), 1963. — Notes sur l'origine du royaume de Kongo. *Jour. of African History*, Oxford, IV, 1, p. 33-38.
- VANSINA (J.), 1965. — Introduction à l'ethnographie du Congo, *Université Lovanium*, Kinshassa, 228 p.
- VANSINA (J.), 1973. — The Tio Kingdom of the Middle Congo, 1880-1892, *Oxford University Press*, London, 580 p.
- VANSINA (J.), 1978. — The children of Woot. A history of the Kuba people. *Univ. of Wisconsin Press*, 394 p.
- WILHELM (E.), 1970. — Carte des minéralisations de la République populaire du Congo au 1/500.000^e. Inventaire et notice explicative, *Bureau Minier Congolais*, Brazzaville, *multigr.* 179 p.
- ANONYME, 1929. — Atlas colonial français. *L'Illustration*, Paris.